


HARVARD
COLLEGE
LIBRARY.



La légende de Tristran d'après le poème français de Thomas et les versions principales qui s'y rattachent.

Inaugural-Dissertation

zur

Erlangung der Doctorwürde

bei der

hochlöblichen philosophischen Facultät zu Marburg

eingereicht von

Fritz Vetter

aus Stein a. Rhein (Schweiz).

MARBURG.

Druck von C. L. Pfeil.

1882.

Meinen hochverehrten Lehrern

den

Herren Professoren

Gaston Paris

und

Edmund Stengel

aus Dankbarkeit

gewidmet.

Vorwort.

Vorliegende Arbeit verdankt ihre erste Anregung den Uebungen an der École pratique des Hautes Études in Paris, wo ich mich unter der trefflichen Leitung des Herrn Gaston Paris zunächst mit dem französischen Gedicht von Thomas über Tristran beschäftigte. Im weitern Verlaufe der Uebungen entschloss ich mich, der im Mittelalter so weit verbreiteten Tristransage ein eingehenderes Studium zu widmen und die äusserst selten gewordene Michel'sche Ausgabe der altfranzösischen Tristrangedichte durch eine neue zu ersetzen, und zwar wurden in erster Linie die dem Thomas zugeschriebenen Fragmente in Angriff genommen sowie die hauptsächlichsten sich daran anschliessenden Redactionen, die unter der Bezeichnung „*Version de Thomas*" zusammengefasst und den andern, als „*Version de Berol*" bezeichneten Fassungen der Sage, gegenübergestellt worden sind. Diese Vergleichung bildet mit dem Versuch, die innere Einheit des altfranzösischen Gedichtes nachzuweisen, den Hauptinhalt der vorliegenden Arbeit. Es war meine Absicht, dieselbe womöglich zugleich mit der neuen Ausgabe des altfranzösischen Textes als Einleitung zu geben. Durch die Vorbereitung auf das Examen pro facultate docendi und durch meine gleich darauf folgende Berufsthätigkeit als Lehrer war es mir aber bis jetzt nicht möglich geworden, die Ausgabe der Tristranfragmente zu vollenden und so

sah ich mich genötigt, die Dissertation allein in etwas erweiterter Gestalt dem Druck zu übergeben. Es könnte vielleicht auffallen, dass dieselbe in französischer Sprache verfasst ist und mancher möchte dies durch den Stoff nicht genügend gerechtfertigt finden. Der Grund liegt einfach darin, dass die Tristranausgabe für die „Société des anciens textes français" bestimmt ist, und da die Dissertation ursprünglich die Einleitung zu der Ausgabe bilden sollte, musste sie französisch abgefasst werden.

Hiermit spreche ich zugleich Herrn Prof. Stengel öffentlich meinen besondern Dank aus für die Freundlichkeit, womit er mir seine Copie der Douce-Handschrift zur Benutzung gab und mir überhaupt den ganzen Stoff zur Bearbeitung überliess, mit dem er sich selbst beschäftigen wollte und bereits beschäftigt hatte. Ebenso bin ich Herrn Prof. Gaston Paris zu grossem Dank verpflichtet für die Anleitung und Anregung, die ich in seinen „Conférences" an der École pratique des Hautes Études empfangen habe.

La légende de Tristran
d'après le poème français de Thomas et les versions principales qui s'y rattachent.

Parmi les produits littéraires du moyen âge le roman de Tristran était probablement un des plus répandus: le pays, qui nous a conservé la plus ancienne des rédactions qui subsistent encore de cette légende, en possédait au moins quatre, dont deux en vers et deux (ou plusieurs) en prose. Mais outre ce témoignage direct de la grande popularité de notre roman, il y en a un autre qui est à peine moins direct. Ce sont les allusions nombreuses aux amours de Tristran et d'Ysolt qu'on rencontre dans la poésie provençale aussi bien que dans la poésie française (sans compter celles qui se trouvent dans les littératures de tous les peuples civilisés de l'Europe au moyen âge). Les troubadours y font même plus souvent allusion que les poètes français et citent des épisodes entiers du roman. L'ancienne poésie provençale était essentiellement une poésie lyrique, dont l'amour était un des sujets principaux; c'est pourquoi elle offrait plus souvent l'occasion de citer les amours de Tristran que les grandes épopées françaises [1]. Néanmoins M. Francisque Michel a rassemblé au premier

---

1) En disant que la légende de Tristran avait joui d'une grande popularité au moyen âge nous ne voulons pas dire que c'était la popularité des épopées françaises dont le caractère est entièrement différent de celui de notre roman. Les épopées, comme tout le monde le sait aujourd'hui, ont été *chantées* ou *récitées* à l'accompagnement de la „viele“ dans les places publiques, c'était la poésie populaire proprement dite, tandis qu'il est très peu probable que le poème de Tristran ait jamais été chanté; il était plutôt destiné *à être lu* à la cour des seigneurs, c'est parmi les gens lettrés, parmi la noblesse qu'il était répandu.

volume de son édition du Tristran[1]) de nombreux passages de poèmes français qui reproduisent des épisodes entiers de notre légende ou y font allusion, et aujourd'hui on pourrait en augmenter encore le nombre de même que pour la poésie provençale, pour laquelle M. Birch-Hirschfeld a rassemblé les passages[2]). C'est à ces deux ouvrages que nous devons renvoyer les lecteurs qui désireront comparer toutes ces allusions et nous nous mettons tout de suite à examiner l'état de la légende dans les textes français et le développement qu'elle a pris ensuite dans les traductions.

Ce ne sera cependant pas toute la tradition du Tristran qui nous occupera ici, mais seulement une partie. D'abord nous laissons entièrement de côté dans notre étude les rédactions en prose française et en italien dont il n'y a jusqu' à présent que des manuscrits et de vieux imprimés. Puisque personne ne s'en est encore occupé sérieusement, elles demandent une étude à part; nous dirons seulement plus loin quelques mots sur deux versions en prose française. En faisant abstraction des rédactions qui viennent d'être citées, on peut distinguer dans la tradition du Tristran deux grands groupes dont les centres sont les deux versions en vers français, attribuées l'une à *Thomas*, l'autre à *Berol*. C'est le premier de ces groupes que nous avons choisi pour sujet de notre étude et nous désignons dans la suite par la *„version de Thomas"* le poème français de Thomas et toutes les rédactions qui en dérivent, tandisque la *„version de Berol"* comprendra le poème de Berol et toutes les rédactions qui s'y rattachent. Car tout en bornant notre étude au premier de ces deux groupes, nous serons souvent obligé de citer l'une ou l'autre rédaction du groupe de Berol, ou la version tout entière pour faire mieux ressortir les différences caractéristiques.

La version de Thomas est représentée par les rédactions suivantes:

---

1) Francisque Michel „Tristan, recueil de ce qui reste des poëmes relatifs à ses aventures composés en françois en anglo-normand et en grec dans les XII. et XIII. siècles." Londres. I. et II. vol. 1835; III. vol. 1839.

2) Birch-Hirschfeld „Ueber die den provenzalischen Troubadours des XII. u. XIII. Jahrhunderts bekannten epischen Stoffe". Halle 1878. La plupart des passages cités dans ce livre se trouvent déja dans l'introduction et dans les notes de Michel.

1) *le poème français attribué à Thomas.*
2) *un petit poème français détaché* qu'on peut désigner par *„Tristran déguisé en fou."*
3) *les traductions*
   a. *la traduction islandaise* du moine Robert („Tristrams Saga ok Ísondar.")
   b. *la traduction allemande* de Gotfrit de Strasbourg („Tristan und Isolde").
   c. *la traduction anglaise* par un auteur inconnu [Thomas of Erceldoune d'après Walter Scott] („Sir Tristrem").

Pour prouver ces résultats que nous venons d'anticiper nous allons examiner l'une après l'autre ces cinq rédactions et démontrer pour chacune des quatre dernières qu'elle tire en effet son origine du poème de Thomas et non pas de celui de Berol [1]). Pour pouvoir faire cela il faut énumérer aussi les rédactions de ce dernier groupe. *La version de Berol* comprend:

I. *le poème français attribué à Berol;*
II. *le petit poème français du manuscrit de Berne* qui correspond au numéro 2 de la version de Thomas et que nous désignons également par *„Tristran déguisé en fou"*;
III. *la traduction allemande d'Eilhart von Oberge.*

Probablement il faudra y joindre une ou deux rédactions en prose française [2]); mais comme il n'y en a que quelques petits fragments publiés, elles ne pourront guère servir à notre comparaison. Le poème d'Eilhart étant attribué aujourd'hui par tout le monde à la version de Berol nous accepterons simplement ce fait et nous donnerons seulement pour le petit poème de Berne la preuve succincte qu'il appartient au groupe de Berol.

---

1) Il reste encore la possibilité que l'une ou l'autre des rédactions énumérées parmi le groupe de Thomas puisse provenir d'un des romans en prose française; mais ce qu'on en sait jusqu'aujourd'hui indique que toutes les rédactions citées en haut proviennent directement des romans en vers français.

2) Voyez à la fin: „Les romans en prose française."

1. Le poème français attribué à Thomas.

Il n'est pas conservé en entier, tant s'en faut, malheureusement nous n'en possédons qu'une petite partie en fragments qui ont été publiés pour la première fois par Francisque Michel [1]) (II. vol. le fragment du ms. Douce; III. vol. les fragmts du ms. Sneyd et du ms. de Strasbourg). Un autre petit fragment a été découvert plus tard à Cambridge par M. de la Villemarqué et publié par lui dans les Arch. des Miss. scientifiques tome V. p. 97.

Tous ces fragments, quoique semés dans 4 mss. font partie d'un seul et même poème comme on va le voir.

Nous commençons par le fragment du ms. Douce 394, quoiqu'il soit celui qui termine le poème; mais c'est le plus grand de ces fragments et nous offre la base la plus large pour la comparaison.

Essayons d'abord d'établir l'unité de celui-ci et nous rangerons alors autour de lui les autres fragments chacun à la place qui lui convient suivant le cours de la légende.

Vouloir prouver directement l'unité du fragmt. Douce, ce serait en répéter le récit tout entier, aussi personne n'en a-t-il douté sérieusement, pas même M. Heinzel; nous pouvons donc nous borner à examiner les passages suspects et les lacunes que ce savant allemand croit y avoir trouvées [2]).

La première de ces lacunes selon lui serait après le vers 344 (du ms. Douce.), où il avait été dit de Brengain toute pleine de colère:

343 „*Par mal s'en part a tant d'Ysolt,*
Jure qu'al rei dire le volt"

(à savoir: les entrevues secrètes de la reine avec Tristran). Or, dans l'épisode qui commence par le vers 345 Brengain ne dit pas

---

1) M. von der Hagen dans son édition des œuvres de Gotfrit de Strasbourg II. vol. n'a imprimé que le texte français de Berol (ms. de Paris) non pas celui du poème de Tomas.

2) Rich. Heinzel „Gottfrieds v. Strassburg Tristan und seine Quelle" dans la Zeitschr. f. deutsches Alterth. XIV. p. 272 — 447.

un mot des relations entre Tristran et Ysolt, elle raconte seulement au roi Marc que le comte Cariado tâchait de séduire la reine, qui jusqu' à présent n'avait pas encore accepté ses déclarations d'amour. M. Heinzel croit donc qu'il manque ici un épisode contenant la réconciliation entre la reine et Brengain; parce que sans cela on ne pouvait pas comprendre ce grand changement dans la conduite de Brengain.

De prime abord cet argument paraît bon et même M. Kölbing [1]) s'y est laissé prendre quand il a dit que cette hypothèse de M. Heinzel était confirmée d'une manière éclatante par le fait que les vers 345 — 480 manquent dans la traduction islandaise, qui au lieu de tout ce passage n'a que les mots: „*En þó vildi Bringvet ei hrópa hana fyrir, konunginum um Tristram, ok stóđ þétta enn svá nökkura hríđ.*" („Cependant Bringvet ne la (= la reine) voulait pas calomnier auprès du roi concernant Tristram et cela durait (l'affaire allait) ainsi encore quelque temps"). Kölb. continue: „que la conversation de Brengain avec le roi soit tombée dans la Saga après ce passage cela ne change rien." Le récit de cette entrevue manque en effet dans la traduction islandaise, ou plutôt, disons que tout ce passage du texte français 345 — 483 y est fort abrégé et resumé dans les quelques mots qui viennent d'être cités [2]).

Mais prenons le texte français à lui seul. Il paraît que le résultat du rapport que Brengain fait au roi ne peut être qu'agréable à la reine puisqu 'elle est débarassée par là d'un amant importun qu'elle détestait. Dans ce cas on se demande, si c'est là cette Brengain naguère encore si irritée et l'on ne comprend pas ce changement subit des sentiments de Brengain. Cependant il y a une explication psychologique pour sa conduite: Tout irritée que Brengain est, elle n'est pas sans avoir un reste d'amour pour sa maîtresse avec laquelle elle a vécu si longtemps et elle ne veut pas la perdre entièrement; il lui suffit de la soumettre à une garde rigoureuse (sans l'autorité du roi, Ysolt aurait tout

1) Tristrams Saga ok Ísondar zum ersten Male herausgegeb. v. Eug. Kölbing. Heilbronn 1878. Einleitung p. CXXXV.

2) Le moine Robert paraît avoir fort abrégé ce passage; mais il a fait de même pour tout le reste du fragment français qui précède: les 344 vers français n'occupent que les trois quarts d'une page imprimée de la traduction islandaise (éd. Kölb. p. 103, 9 . . . . ok fann því næst Ísond dróttning etc. — 103, 38).

simplement pu renvoyer Brengain chaque fois que sa présence lui était importune), et de lui faire sentir sa colère et son pouvoir. Mais on n'a pas même besoin de cette explication, le texte en offre lui-même une qui est plus matérielle:

Dans sa dispute avec Ysolt Brengain avait bien pu menacer la reine de révéler ses entretiens secrets avec Tristran, mais la réflexion froide lui étant revenue, elle savait bien qu' elle ne pouvait risquer une chose pareille sans mettre en grand danger sa propre personne puisqu'elle avait toujours aidé ces relations. Mais par le stratagème que nous lui voyons suivre elle peut se venger de la reine sans se comprômettre elle-même. Aussi cette vengeance ne se fait-elle pas attendre dès que l'occasion se présente. Quand Tristran arrive de nouveau à la cour, déguisé en mendiant, et que la reine veut se mettre en rapport avec lui, Brengain l'en empêche et fait chasser Tristran par les sergents. Nous ne pouvons donc voir la raison d'une lacune à cet endroit-là, malgré ce que Heinzel et Kölbing ont dit de ce passage.

Une seconde lacune est supposée par Heinzel [1]) après le vers 1014 dans l'épisode du combat entre Tristran et Estult l'Orgillius. Kölbing a déjà donné une explication et a montré qu'on n'est pas obligé d'y voir une lacune: d'abord deux frères sont tués, ensuite quatre autres et enfin Orgillius lui-même après avoir blessé Tristran; cela fait donc bien les sept frères du vers 1051: *„Or sont tuit li set frere ocis."* Tout le combat est raconté très succinctement. Au vers 1026: *„Ses freres ot a chevaliers"* Heinzel et Kölb. ont traduit *ses* par 6 *(sis)* sans rien dire. Cependant cette forme ne se trouve pas ailleurs en anc. fr. pour *six,* et il faut ou la corriger en *sis,* ou lire *set* (quoique le ms. porte distinctement *ses*). Dans ce cas la Saga présenterait ici une faute commune avec le ms. Douce, car le contexte prouve bien que l'Orgillius n'a que 6 frères et qu'il est lui-même le septième. Il faut avouer qu'il y a au moins cette faute au vers 1026 et que tout le passage concernant le combat entre Orgillius et les deux Tristran n'est pas des plus clairs.

Entre les vers 1408 et 1409 Heinzel voit encore une lacune [2]) parce qu'il y a changement de sujet:

---

1) Zeitschr. f. d. Alterth. p. 360. cf. Tristrams Saga éd. Kölbing. p. CXL.
2) ibid. p. 361.

1407 *„Li reis li dune ferm[e] pes,*
Oiant tuz iceus del pales;
A la reine vait parler,
De ses avers li volt mustrer.“ 1).

Dans les deux premiers vers c'est „li reis“ qui est sujet, tandis que les vers suivants ne peuvent se rapporter qu' à Kaherdin qui n'y est cependant pas nommé. M. Heinzel croit que Kaherdin aura été introduit comme sujet dans deux ou plusieurs vers qui seraient tombés entre 1408 et 1409. Mais rien n'oblige à croire cela, le récit n'est point interrompu et tout le monde comprendra aisément le passage. De pareils changements de sujet ne sont pas rares en ancien français et nous en avons d'autres exemples dans notre poème même 2).

Outre ces prétendues lacunes Heinzel fait remarquer encore plusieurs passages difficiles ou douteux qui le décident, à distinguer deux groupes et deux auteurs pour ce fragment. La plupart de ces difficultés se trouvent dans le premier tiers du ms. Douce (Mich. II) qui est fort abrégé dans la traduction islandaise et M. Kölbing n'est point entré dans la discussion de ces passages, nous aurons donc à les examiner l'un après l'autre pour savoir, si l'unité du poème y est réellement interrompue et s'il faut reconnaître deux auteurs pour cette partie de notre poème.

Au vers 110 Ysolt dit:

„Mais entre vous e Kaherdin
L'avez (la = Brengain) *soustrait[e] par engin.“*

et Heinzel fait observer, qu'en disant cela, la reine ne paraît pas se rappeler l'indignation que Brengain vient d'exprimer contre Kaherdin qu'elle appelle:

48 . . . . *„Le plus recraant“*
Qui unc portast n'escu ne brant.“
et 60 *„le plus malveis de ceste terre.“*
et 63 *„Or sui a un cuard dunee.“*

La réponse d'Ysolt paraît en effet étrange après ces paroles de Brengain; mais peut-être faut il y voir moins la *réponse* de la reine, que l'expression de son propre malheur. C'est évidemment

1) Il faut seulement changer la ponctuation de M. Michel et écrire: *„Li reis li dune ferm[e] pes Oiant tuz iceus del pales. A la reine* etc.

2) cf. Trist. frgmt. Douce (Michel II. vol.) 827 — 832; 976 — 77; 1029 — 32; 1035 — 41; 1494 — 1502; 1587 — 91 etc.; I. frgmt. Sueyd. (Michel III. vol) 592 — 94; 735 — 39; 765 — 66 etc.

ainsi que le traducteur norvégien a compris le passage [1]). Elle plaint sa mauvaise fortune dont Tristran est la cause, puisque c'est lui que l'a amenée dans ce pays; ensuite elle prétend que c'est lui qui a excité Brengain contre sa dame, et qui veut l'éloigner d'elle. On se rappellera que la reine n'a encore eu aucune connaissance de la prétendue fuite de Kaherdin devant Cariado, par conséquent elle ne comprend qu' à moitié cette vive colère de Brengain, qu'elle cherche alors en même temps à détourner sur Tristran.

Ce n'est peut-être pas de la bonne logique, pas même la logique des femmes, mais ce serait pourtant la logique de la colère et de l'égoïsme. En tout cas, même en admettant que ce passage n'est pas des plus clairs, je n'y puis voir une raison suffisante pour séparer avec Heinzel les vers 70—131 de la première partie du fragment à laquelle ils sont liés par le commencement, ni surtout de la suite du fragment, puisque Brengain dans sa réponse 132—157 relève les paroles d'Ysolt.

Dans cette réponse (Heinzel β) Brengain dit entre autres choses v. 137: „*Tristran ne deit estre blasmé,*" 146 „*Ne me pleing de la sue amur*" tandisque dans la première partie de ce fragment elle avait appelé v. 10 „.... *Tristran le parjure, Ki Deu[s] doinst ui mal[e] aventure E dur encumbrer de sa vie* et 65 „*Jo'n avrai ben le vengement De vus, de Tristran vostre ami. Ysolt e vus e lui deffi.*" Je dirai encore que c'est la logique de la colère. D'abord Brengain accuse les deux, la reine et Tristran, de l'avoir trompée, mais quant Ysolt veut en détourner d'elle-même la faute et l'attribuer entièrement à Tristran, Brengain proteste et lui dit dans sa colère: non, c'est au contraire vous surtout, vous seule qui m'avez trompée. Là encore il n'y a pas de raison pour séparer cette partie de tout le reste du poème.

Dans sa seconde réponse (158 — 231) Ysolt avait dit, que celui qui essayerait de l'accuser auprès du roi n'aurait pas de succès parce que le roi ne pouvait l'abandonner ni la haïr. Brengain explique cette faiblesse du roi en disant: v. 261 „*Il le vus ad pur ço suffert. Quel (?) il ne fud unc[que]s bien cert.*" Heinzel ne peut pas mettre d'accord ces vers avec les paroles suivantes de Brengain dans la même réponse: v. 282 „*Ben sai en quei vus vus fiez: En la jolité de le rei, Que vos bons (?) suffre endreit sei*

1) cf. Tristr. Sag. éd. Kölb. p. 103, 27 — 36.

Pur ço qu'il ne vus puet haïr Ne volez sa hunte guerpir. Pris à eux seuls ces deux passages paraissent incompatibles l'un avec l'autre; mais quand on les prend dans leur contexte la difficulté disparaît. Dans la première partie de son discours (v. 261 et 262) Brengain répond aux paroles de la reine, surtont aux vers 206 — 214 où celle-ci avait dit que le roi ne pouvait pas la haïr. Brengain réplique à cela que c'était seulement parce que Marc n'avait jamais encore été bien instruit des faits d'Ysolt et elle menace de l'en informer maintenant. Ensuite elle va plus loin dans ses injures contre la reine en l'accusant d'être dépourvue de tout sentiment d'honneur, et elle dit: „parce que vous croyez que le roi ne peut jamais cesser de vous aimer, vous êtes assez impudente de ne pas cesser de lui préparer de la honte. C'est l'accusation la plus forte qu'elle puisse lancer contre la reine comme on le voit bien par la réponse de celle-ci qui en est vivement piquée et se met en colère à son tour: 299 *„Quant Ysolt ot sei si despire A Brengain respunt dunc par ire: „Nous moi jugez trop cruelment: Dehe ait vostre jugement“* etc. Quant à l'expression 273 *„Le nes vus en deust trencher,“* qui choque tellement M. Heinzel, nous ne pouvons pas la regarder comme une raison pour séparer ce passage des autres. Les paroles sont grossières, il est vrai, mais il faut se rappeler qu'il s'agit ici des mœurs du moyen âge et que Brengain est en grande colère. Ce qu'elle dit à la reine dans les vers précédents et suivants n'est pas plus respectueux, il me semble, que les paroles en question.

Au vers 485 le roi dit: *„Cariado r'est en grant peine, Ki pour amur Ysolt se peine E ne puet vers li espleitier Que l'amur li vuille otreier; Ne vult vers lui rei encuser.“* Il nous semble que ces mots n'excluent point le vers 470: *„Cariado esluingnerai.“* Fallait-il absolument bannir Cariado pour l'éloigner d'Ysolt? Il suffisait de lui interdire la chambre de la reine où il avait pu entrer librement jusqu' alors; dans ce cas c'était la même mesure qui avait été prise autrefois contre Tristran.

Mais le passage qui commence au vers 661 offre une difficulté sérieuse qui a été signalée par H., ce sont les vers 729—736, *„E* [Tristran] *vent a Ysolt de Bretaigne Qui dolente est de cest[e] ovraigne: Been li est endite(e) l'amur; El quer en ad mult grant dolur E grant pesance e deshait, Tut sun eire li en destrait Coment il ayme l'altre Ysolt Co est l'achaisun dunt or se dolt.“* Ces vers sont évidemment en contradiction avec 1099,

1110 et 1336 — 1349 où Ysolt de Bretagne n'apprend l'amour que Tristran porte à la reine Ysolt que lorsqu' elle entend en cachette le message dont Kaherdin est chargé pour amener Ysolt la Blonde. On pourrait donc retrancher les vers 729—736 sans rien perdre du contexte; au contraire le vers 737 se rattacherait même mieux à 728. Peut-être ces vers ont ils été interpolés par quelque scribe maladroit; mais nous ne pouvons croire à cause de cette faute par trop évidente que l'auteur de la partie du poème à laquelle ces vers appartiennent ait été autre que celui qui composait les vers 1336—49.

L'épisode de 1165 est séparé par Heinzel (η) de celui de 1305 mais la raison de cette séparation est trop faible; Tristran dit à Kaherdin au vers 1188: *En curt marcheant vus ferez E porterez bons dras de seie,"* tandisque le vers 1310 dit: *„De seie porte* (Kaherdin) *draperie A ovre d'estrange colurs E riche vaisselle de Turs Vin de Peito, oisels d'Espaine."* Qu' importe que Kaherdin ait ici encore d'autres marchandises que seulement des draps de soie? Cela n'est point en contradiction avec le premier passage; l'essentiel c'est, que Kaherdin doit se déguiser en marchand pour aller à la cour du roi Marc et c'est ce qui est exprimé dans l'un et l'autre cas.

L'argument pour séparer les deux passages 1305 et 1367 n'est pas plus fort. 1367: *„Kaherdin sigle amunt la mer, E si ne fine de sigler De si la qu'il vent a la terre U vait pur la reine querre,"* tandis qu'il a été dit déjà 1319: *„Uit jurs uit nuz i ad curu Einz qu'il seit en l'isle venu."* Mais 1367 reprend tout simplement le récit du voyage de Kaherdin au point où il a été laissé au vers 1320, c'est à dire: *„Einz qu'il seit en l'isle venu* (*Avant* qu'il soit arrivé dans l'île). Il y a donc accord parfait.

C'est par un raisonnement semblable au précédent que M. Heinzel veut séparer enfin les passages 1367 et 1379. Au vers 1374 il est dit de Kaherdin: *„En un port ad sa nef ancrée A sun batel en va amunt Dreit a Lundres desuz le punt Sa marchandise iloc descovre Ses dras de seie pleie e ovre.* Ensuite le poète continue en donnant une courte description de Londres: 1379 *„Lundres est mult riche cité* etc. et au vers 1392 il reprend de nouveau: *„Venuz i est dan Kaherdin Oue ses dras a ses oisels.* Ces deux vers seraient-ils réellement en contradiction avec les autres qui viennent d'être cités? Je ne le crois pas quoique

„les oisels“ n'y soient pas mentionnés comme le fait remarquer M. H. ni la *„cupe ben curée“* dont il est question plus loin.

Le premier de ces deux passages nous raconte la fin du voyage de Kaherdin, son arrivée à Londres. Mais avant de nous dire comment l'ami de Tristran s'est acquitté de sa commission à la cour du roi, le poète se plaît à nous donner quelques détails de la situation de Londres et de ses habitants, après quoi il continue: c'est donc là que Kaherdin est arrivé avec ses marchandises; et le récit reprend son cours [1]).

Que reste-t-il donc de toutes les lacunes et les difficultés que M. H. croit avoir trouvées dans ce fragment? Tout se réduit à deux passages: le premier est celui du combat de Tristran avec Estult l'Orgillius, où il y a peut-être une légère corruption ou une petite lacune de 2 à 4 vers. Le second est celui des vers 729 — 736 qui paraissent être interpolés par quelque scribe inattentif et que l'on peut facilement retrancher sans rien perdre du récit. Toutes les autres difficultés que M. H. a signalées avec tant d'esprit sont plus apparentes que réelles.

Ce savant a donc tort de disséquer notre fragment en deux groupes et d'y vouloir reconnaître deux auteurs différents. Les différences du style dans ces prétendus deux groupes ne suffisent pas non plus pour justifier l'hypothèse de M. H. car elles tiennent surtout au caractère différent de ce qui est raconté dans les passages respectifs. On comprendra aisément, que le style de la dispute entre Brengain et la reine est autre que celui des combats de Tristran ou du voyage de Kaherdin en Angleterre. Cela ne

---

1) La traduction islandaise semble plaider en faveur de l'opinion de H. concernant ce passage, puisque la description de Londres y est omise; mais cela ne prouve rien en réalité, car le traducteur norvégien a omis et abrégé encore beaucoup d'autres passages; tout le voyage de Kaherdin y est résumé en ces mots: Alors Kaherdin traverse la mer et arrive là où il voulait (arriver) en Angleterre, et ils se dirent alors marchands, ils achetèrent et vendirent, et ils avaient *des autours et autres choses (hunka ok adra hluti).* Trist. Saga éd. Kölb. p. 109, 12—14. Ceci correspond aux *„oisels“* qui sont cités au second passage du poème français. Il est donc évident que le moine Robert a tout simplement fort abrégé tout l'épisode de 1322 — 1394, qu'il cite d'un côté des choses qui sont racontées dans le second des deux passages en question, tandisqu'il omet aussi d'autres qui se trouvent dans le premier; ainsi il ne cite jamais le nom de la ville de Londres, sans doute parce qu'il jugeait que ces détails, intéressants pour un Français ou un Anglo-Normand, étaient sans valeur pour des lecteurs norvégiens.

veut point dire que le fragment dont nous parlons, nous soit conservé dans un état parfait et que tous les vers y soient bien composés; un coup d'œil suffit pour persuader tout le monde du contraire; mais ce que nous voulons dire, c'est que rien ne nous empêche de regarder ce fragment comme *l'œuvre d'un seul poète*. Cette œuvre a sans doute été altérée et défigurée par les différents scribes par lesquelles elle nous a été transmise, mais ces altérations portent plutôt sur la forme que sur le contenu et l'on ne saurait les appeler des remaniements.

Un second manuscrit appartenant au Reverend Sneyd contient deux fragments de notre poème. Le second de ces fragments correspond vers par vers au ms. Douce 1047 — 1818, dont nous venons de parler. Seulement à la fin il contient une cinquantaine de vers de plus que le ms. Douce; mais cela ne peut mettre en doute le fait que ce fragment se trouve dans ces deux mss. La fin du ms. Sneyd est importante pour la question de l'auteur que nous aurons à traiter dans l'édition du texte. Ce fait que le second fragment du ms. Sn. contient le même poème que le ms. Douce fait déjà présumer que le premier fragment Sn. fait également partie du même poème; c'est ce qui est en effet le cas comme on va le voir tout à l'heure. D'abord les deux frgmts. sont écrits de la même main et réunis dans un même volume qui avait sans doute contenu tout le roman de Tristran, mais rien d'autre; c'est du moins ce que l'état du ms. porte à croire. Le premier fgmt. Sn. nous montre Tristran en Bretagne auprès d'Ysolt aux Blanches-Mains; il hésite s'il doit aimer celle-ci et l'épouser en abandonnant Ysolt la Blonde, femme du roi Marc qu'il ne peut pas avoir, ou s'il doit rester fidèle à cette dernière. Enfin il épouse Ysolt aux Blanches-Mains; mais le soir un petit accident lui rappelle l'autre Ysolt et il laisse le mariage inaccompli, non sans avoir hésité longtemps sur ce qu'il devait faire. Auprès de sa femme il s'excuse par une prétendue infirmité (vers 622 — 648). Au vers 649 un nouvel épisode commence, le récit revient à la reine Ysolt en Angleterre. Elle est assise, seule dans sa chambre, et triste parce qu'elle n'a pas reçu de nouvelles de Tristran depuis celle de sa blessure dans un combat en Espagne. Cariado survient alors qui la poursuit de son amour et il annonce à la reine que Tristran lui est devenu infidèle en épousant Ysolt aux Blanches-Mains, fille du duc de Bretagne. Là-dessus la reine entre en colère contre Cariado qui

ne lui rapporte que de mauvaises nouvelles. Le comte, voyant l'effet fâcheux de ses paroles se retire et Ysolt reste seule dans sa chambre, remplie de douleur.

Tout en admettant la conclusion générale: que ce fragment fait également partie du poème de Thomas, M. Heinzel veut cependant le couper en deux parties dont la première comprendrait les vers 1 — 648 et la seconde le reste (649 — 888) [1]. H. semble vouloir dire lui-même que c'est le poème anglais, Sir Tristrem, qui l'a porté à cette hypothèse par le fait que le récit du mariage inaccompli de Tristran y est immédiatement suivi de celui du combat contre le géant que nous voyons figurer plus loin dans la traduction island. Mais K. a déjà fait observer que le texte français et la Saga suivent le même ordre, que c'est par conséquent l'auteur du Sir Tristrem qui l'a interverti [2]. Ceci est en outre confirmé par le ms. Sneyd dont le fol. 6ª commence par le vers 641 et contient d'abord la fin du premier épisode (mariage de Tristran). A la même colonne l'épisode suivant (Ysolt la Blonde et Cariado) commence par une belle initiale formant une miniature qui représente la reine Ysolt jouant de la harpe. C'est la seule miniature qui se trouve dans tous les fragments français qui nous sont conservés et elle indique le commencement d'un chapitre tout à fait nouveau. On n'a pas besoin de supposer une lacune après le vers 648. Le poète n'avait parlé depuis longtemps que de Tristran et il était temps de dire enfin quelques mots de la reine Ysolt. Ce changement soudain de sujet et de lieu (de la Bretagne le récit est transporté tout à coup en Angleterre), n'a donc rien de surprenant, il s'explique par la nécessité de parler tantôt de Tristran et tantôt d'Ysolt puisque les deux amants se trouvent maintenant séparés l'un de l'autre tandis qu' auparavant tous les deux étaient à la cour du roi Marc ou dans le voisinage. Pour ce qui est du style du frgmt. Sneyd. M. H. a déjà fait remarquer les ressemblances de celui-ci avec le frgmt. Douce: cette espèce

1) cf. Zeitsch. f. d. Alt. p. 357 en bas jusqu' à 358.

2) Si l'hypothèse de M. K. est juste: que l'auteur du Sir Tristrem a travaillé seulement d'après la mémoire, cet intervertissement s'expliquerait par un lapsus memoriæ. Le poète anglais, se rappelant vaguement qu'il était question de géants dans l'épisode entre Ysolt et Cariado, aurait confondu ces géants avec le géant Moldagog dont la traduct. islandaise nous parle plus loin et qui fut obligé par Tristran à lui faire faire les images.



de parallélisme qui aime a varier le même sujet dans des tournures différentes. Et on souscrira d'autant plus à sa conclusion, que le ms. Sneyd présente une partie du Tristran de Thomas, pour laquelle la traduction du moine norvégien correspond parfois presque mot à mot au texte français, tout en abrégeant fort le mariage de Tristran.

Nous arrivons aux trois fragments de Strasbourg (Michel III. vol.) dont le second et le 3e sont identiques l'un avec les vers 217—22 et 343—345 du ms. Douce, l'autre avec les vers 513—582 de ce même ms. Le premier fragment de Strasbourg ne se trouve dans aucun autre ms. et d'après son contenu sa place est évidemment avant le frgmt. Douce, qui contient la fin du poème. Il n'y a qu' une petite lacune entre D. et Str. Le premier commence par la dispute entre Ysolt et Brengain à cause de la prétendue fuite de Kaherdin devant Cariado. Cette fuite aura eu lieu après l'entrevue de Tristran et son ami avec Ysolt et Brengain qui se prépare dans le fragment de Strassbourg. Celui-ci commence par: „*E vunt s'en dreit vers Engleterre Ysolt veeir e Brengain querre, Ker Kaerdin veeir la volt E Tristran volt veeir Ysolt*". Les deux amis ne sont donc pas en Angleterre auparavant, ils sont sur le point de s'y rendre. Tristran se trouve ici en compagnie avec Kaherdin ce que nous ne voyons dans aucun des fragmts. précédents et Kaherdin a déjà appris la beauté de Brengain. Il est donc vraisemblable que ce fragment doit être placé après la première partie du ms. Sneyd. et qu'il y a encore une lacune entre celui-ci et le premier frgmt. de Str., lacune qui devait avoir contenu les raisons du voyage de Tristran et de Kaherdin en Angleterre. Il est vrai que les seuls restes du poème français ne nous forcent pas absolument à donner cette place au fragment de Str.; il serait possible aussi de le placer avant le frgmt. Sn. mais comme la Saga confirme cette hypothèse on n'en pourra plus douter. La question est plus difficile de savoir si le fragment de Str. appartenait tout entier dans la forme sous laquelle nous le possédons aujourd'hui, à la version de Tristran de Thomas, et s'il n'a pas été interpolé, comme H. et K. sont portés à croire. Le premier de ces deux savants conclue: d'après le ms. de Str. Kaherdin prend des „*lavenderes*" (vers 45) pour la reine et Brengain, par conséquent il ne pouvait pas connaître l'épisode des images d'Ysolt et de Brengain auquel le ms. Douce fait allusion 894—898: „*E quant il* (Tristr. et Kaherd.) *erent a sujur Dunc en ale-*

rent en boscages Pur veeir les bele[s] ymages; As ymages se delitoent Pur les dames que tant amouent.“ Le ms. de Str. ne peut donc appartenir selon M. H. à la même version que le ms. Douce. Mais il est peu probable que les images aient été faites d'après la nature, la reine Ysolt et Brengain n'auront pas fait le voyage d'Angleterre en Bretagne pour y poser au sculpteur des images. Il est au contraire très possible que Kaherdin, quoiqu'il eût vu les images, ne reconnaissait pas la reine et Brengain, ou du moins qu'avant de les avoir vues en vie, il prenait d'autres belles femmes pour elles. On est étonné de retrouver l'argument de M. H. chez Kölbing (p. CXXX) qui le trouve même „sehr treffend“ [1]) et base là-dessus comme le premier, l'hypothèse que ce passage était peut-être interpolé d'Eilhart ou de son original. Mais outre le fait que dans les deux poèmes l'entrevue de Tritran et de Kaherdin avec Ysolt et Brengain a lieu à l'occasion d'un voyage (chez Thomas) ou d'une partie de chasse [2]) (chez Eilhart), toute la ressemblance entre les deux versions se borne à ce que, selon Eilhart comme selon le frgmt. de Str., Kaherdin prend d'abord d'autres personnages pour la reine Ysolt. Mais cette ressemblance perd beaucoup de son importance quand ou considère que dans Thomas ce sont des „lavenderes“ que Kaherdin prend d'abord pour la reine, tandisque dans Eilhart (6454 — 6470) c'est la seconde demoiselle ou confidente de la reine que l'ami de Tristran prend pour la reine-même. En outre il faut remarquer de grandes différences entre les deux versions: le I. frgmt. de Str. commence par ces vers: *„E vunt s'en dreit en Engleterre Ysolt veeir e Brengain querre; Ker Kaerdin veeir la volt E Tristran volt veeir Ysolt,* et encore deux fois dans le même frgmt. nous trouvons des expressions comme: 34 *Mult se merveille Kaerdin[s]* . . . . . . (37) *E qu'il neu veit la reine Neu Brengain la bele meschine;* et 66: *„Dunc dit Kaerdin Ore . . Ceste devant est la*

1) La construction de la halle et des images, telle qu'elle est racontée dans la Saga chap. LXXX, surtout p. 93, 4 — 9 et 15 — 17 (þessi líknesja var at sköpun, fegrð ok mikilleik svá lík Ísond dróttningu, svá sem hun væri þar sjálf standandi ok svá kviklig, sem lifandi væri.) indique suffisamment que la ressemblance des images avec les personnes qu'elles représentaient ne pouvait être qu'une ressemblance générale de taille, de forme et de beauté; mais non pas des traits.

2) *Eilhart v. Oberge,* herausgeg. v. Lichtenstein. Strassburg 1877. Notre épisode est raconté vers 6264 — 6524.

reine E quele est Brengain la meschine?" D'après ces vers on ne saurait douter que Kaherdin, avant de faire ce voyage doit déjà avoir connu Brengain non pas par la vue, mais il doit au moins avoir entendu parler de sa beauté puisque c'est en partie pour elle qu'il entreprend ce voyage, et qu'il paraît presque d'avance être amoureux de Brengain. Chez Eilhart rien de tout cela; d'abord ce poète parle à peine de Brengain concernant Kaherdin et ce n'est pas pour elle que ce dernier est pris d'amour, mais pour la seconde demoiselle de la reine, Gymêle von der Schitrîêle. Mais ce n'est ni à cause d'elle ni à cause de Brengain que Kaherdin accompagne son ami en Angleterre, (il paraît même ignorer leur existence selon Eilhart); l'unique but de son voyage est de s'assurer que Tristran lui a dit la vérité en prétendant que la reine Ysolt était beaucoup plus belle qu' Ysolt aux Blanches-Mains et qu'elle traitait son chien mieux que la sœur de Kaherdin n'avait traité Tristran, son époux. Après cela on ne pourra pas bien dire que le ms. de Str. ait emprunté quelque chose de ce passage à Eilhart [1]).

---

1) M. Kölbing Introd. p. CXXIX a déjà observé que la seconde partie du fragmt. de Str. à partir du vers 21 environ jusqu' à la fin ne se trouve ni dans Sir Tristrem ni dans la Saga. Pour le premier il n'y a rien d'étonnant à ce que le détail du texte français y manque et l'essentiel y est raconté de même que dans la traduction islandaise; mais nous avons vu déjà plusieurs fois que celle-ci aussi aime souvent à abréger son original en omettant des détails, et en tout cas il n'y a aucune contradiction après ce que je viens de dire, entre le frgmt. de Strasb. et la Saga. De même je crois devoir maintenir ce que j'ai tâché de démontrer en haut, contre *M. Lichtenstein, Eilhart v. Oberge,* (Introduction p. CXLV) qui d'ailleurs se trompe quand il dit: . . . . „dass nämlich Kehenis sich wie bei Eilhart, so auch bei Thomas, zweimal in der Person des Königs irrt." M. Lichtenstein paraît avoir lu à la hâte le passage qu'il cite de H. (Zeitschr. p. 364), qui, il est vrai, pourrait être un peu plus clair. Le ms. de Strasb. mutilé à la fin, nous laisse entrevoir que Kaherdin se trompe une seconde fois dans la personne de la reine; tandis que dans Eilhart Kaherdin ne se trompe qu'une seule fois (vers 6454—6470).

A plusieurs reprises M. Lichtenstein dit dans son introduction, que la source d'Eilhart n'était probablement pas le poème français de Berol tel qu'il nous est conservé dans le ms. de Paris, mais que cette source contenait en même temps des traits, qui manquent dans cette version et que nous retrouvons chez Thomas (cf. Lichtenst. p. CXXXII; CXXXVI; CXLV) et un passage (p. CXLVI en bas) semble vouloir dire que c'était peut-être Thomas qui avait emprunté ces traits à la source d'Eilhart. Mais tous les passages cités par L. pour montrer la ressemblance de Thomas avec Eilhart peuvent prouver aussi bien, sinon mieux, le contraire, à sa-

Mais il y a autre chose qui frappe dans ce fragment, c'est cet élément presque burlesque: que Kaherdin croit d'abord voir la reine parmi les „lavenderes" et les „chambereres." On dira peut-être que le poète veut donner par là tout simplement plus de relief à la beauté étonnante de la reine et de ses dames; mais l'expression est pourtant un peu forte et on trouvera à peine un trait analogue dans le poème de Thomas.

Il nous reste à examiner le fragment de Cambridge, dont la publication par M. de la Villemarqué dans les Arch. des Miss. scient. tome V. 97 a échappé à Heinzel et à Kölbing. M. de la Villem. a découvert ce fragment nombre d'années après la publication du 3e volume de Michel, et il le rattachait au petit poème du ms. de Berne (Tristran déguisé en fou) dont il le croyait la continuation. C'est cependant impossible par trois raisons:

1° Le poème de Berne n'est pas un fragment, mais un petit poème à part qui forme un entier dont il ne manque rien et il est terminé là où il se termine dans le ms.; c'est ce qui est confirmé indirectement par le poème analogue: „Tristran déguisé en fou" du ms. Douce qui se termine de la même manière que celui de Berne.

2° Dans le poème de Berne l'action se passe au palais du roi Marc et pour une grande partie dans la chambre même de la reine; dans le frgmt. de Cambridge au contraire la surprise a lieu en dehors du palais, probablement au jardin, comme on le voit par le vers 10, où le roi, après avoir trouvé Tristran et Ysolt ensemble, dit au nain qui l'accompagne: *„En cel palais la sus irai"* et par le vers 13—15 *„Tristran s'esvella a itant, Voit le roi, mais ne fait senblant, Car el palais va il son pas,"* et enfin 21 *„Au palais a ses omes vait."*

3° Dans le frgmt. de Cambridge Ysolt, au moment de se séparer de Tristran, lui donne une bague en souvenir: vers 53 (25 v°), *„Nequedent cest anel pernez, Por m'amor, amis, le gardez."* Cet *„anel"* n'aurait donc pu servir déjà auparavant de signe de reconnaissance entre Tristran et Ysolt comme c'est le cas dans le poème de Berne.

voir que c'est la source d'Eilhart, ou ce poète lui-même qui les a empruntés à Thomas. J'aurai plus tard, en étudiant la version de Tristran de Berol, l'occasion de revenir à ce fait, cité par L., que la source d'Eilhart contenait aussi des traits de Thomas; cette idée mérite d'être examinée encore une fois soigneusement.

Par une raison analogue le frgmt. ne peut pas appartenir au poème de Berol, puisque la scène où Ysolt, se séparant de Tristran, lui donne „l'anel" y a déjà été racontée (Mich. I. 2672—2697 et 2757—2767) d'une manière tout à fait différente. A moins qu'on ne veuille donc regarder le frgmt. de Cambridge comme le seule reste d'un poème français d'une autre version que celles de Thomas et de Berol, il ne reste que la seule possibilité de le rattacher au poème de Thomas, avec lequel il s'accorde très-bien. Fragmt. Douce 1242 Tristran dit à Kaherdin de rappeler à la reine Ysolt la scène de leur séparation au jardin: *„Membre li de la covenance Qu'ele me fist à la sevrance El gardin quant de li parti Quant de cest anel me saisi."* Cette allusion correspond exactement à la scène qui est racontée dans le fragmt. de Cambridge et rien ne nous empêche de rattacher celui-ci au poème de Thomas. Sa place doit être à la tête de tous les autres frgmts. puisqu'il paraît que Tristran est obligé après cette scène au jardin d'aller à l'étranger, et dans le premier fragment Sneyd nous trouvons Tristran en Bretagne, et en possession de *„l'anel"* qui, dans la nuit des noces, lui rappelle la reine Ysolt.

D'après l'ordre des événements qu'ils racontent, les fragments de Thomas[1]) que nous venons d'étudier se groupent donc de la manière suivante:

1) le fragment de Cambridge, 2) le premier fragment du ms. Sneyd (que M. Heinzel a désigné par Sneyd A.), 3) le premier des trois frgmts. de Strasbourg, 4) le grand fragment du ms. Douce auquel se joint (à partir du vers 1047) le second fragment du ms. Sneyd (Sneyd B.) qui contient à la fin quelques vers de plus que le ms. Douce. Qu'un seul de ces fragments, ou que tous représentent exactement l'original de notre poème, c'est ce que personne ne sera porté à croire. A l'exception peut-être des quelques vers du ms. de Cambridge tous les autres fragments laissent reconnaître à l'évidence qu'ils ont été copiés une ou plusieurs foi. Mais

1) Pour le nom de Thomas cf. ms. Douce (éd. Mich. II. p. 40—41) 835—84, surtout 862; ms. Sneyd II. frgmt. (Mich. III. p. 81—82) 782 jusqu'à la fin. Cf. G. Paris *„Breri"*, Rom. VIII. 425—28.

La question, si Thomas est réellement l'auteur du poème ou seulement un copiste, ne sera pas discutée ici, mais elle le sera dans notre édition qui est en préparation, pour le moment nous employons les noms de Thomas et de Berol pour distinguer les deux poèmes sans décider encore la question.



s'ils ont subi des changements considérables concernant la langue et la versification, nous croyons avoir montré, qu'ils n'ont pas subi de modification considérable dans leur contenu, qu'il est à peu près certain qu'ils font tous partie de l'œuvre d'un seul poète, et qu'ils n'ont pas été remaniés.

2. Tristran déguisé en fou,

petit poème conservé dans le ms. Douce. Il y a deux poèmes français qui traitent ce sujet: l'un qui nous occupe particulièrement ici, se trouve dans le même ms. Douce qui contient le fragment principal de l'œuvre de Thomas, f° 12[d] — 19[a]; l'autre est conservé dans un ms. de la bibliothèque de Berne Nr. 354 f° 151[d] — 156[d]. On pensera d'abord que des deux poèmes l'un aura été copié sur l'autre, ou du moins qu'ils remontent tous deux à la même source. Cependant on verra que c'est peu probable malgré quelques points d'accord qui s'y trouvent; mais ils paraissent avoir traité le même sujet d'après des sources différentes, c'est ce que nous essayerons de faire voir, en ne touchant cependant le poème de Berne et le groupe de notre légende auquel il appartient qu'autant qu'il sera nécessaire pour montrer les différences caractéristiques qui rattachent l'une de ces versions, celle de Berne au groupe de Berol, l'autre, celle du ms. Douce au groupe de Thomas.

Voici d'abord en deux mots le sujet de ces poèmes:

Tristran, qui est en Bretagne, où il a épousé Ysolt aux Blanches-Mains, ne peut oublier son ancienne amie, la reine Ysolt. Il résout d'aller la voir, et comme il ne peut se montrer ouvertement en Angleterre sans risquer sa vie, il se teint le visage et se déguise en fou. Arrivé à la cour de Marc, il rappelle à la reine des épisodes de leur vie commune d'autrefois et étant enfin seul avec Ysolt dans sa chambre, il se fait connaître à elle en lui remettant une bague qu'elle lui avait donnée, et en lui parlant enfin de sa voix naturelle. (Ce dernier trait manque dans le poème de Berne.) Comme tout ce que Tristran lui rappelle à cette occasion de sa vie passée est emprunté à l'époque où il vivait encore ensemble avec la reine Ysolt, nous n'en pouvons comparer que fort peu de chose avec le poème de Thomas, puisque les fragments qui nous en restent, commencent justement au dernier épisode de cette vie commune des amants à la cour du roi Marc.

Mais par un heureux hasard c'est un des épisodes les plus caractéristiques pour la distinction des deux groupes de la légende: la scène de „l'anel“ que la reine donne à Tristran avant son départ définitif. Telle que cette scène est racontée dans Tristran déguisé en fou du ms. Douce, elle ne peut-être empruntée qu'à la version de Thomas et non à celle de Berol. Les vers 941—954 de Tristr. fou (ms. Douce) correspondent exactement à l'épisode du fragment de Cambridge; voici d'ailleurs les vers les plus caractéristiques:

	Frgmt. de Cambr.		Tristran fou du ms. Douce.
4.	*Li rois, que li nains i amene,*	941.	*Remembre vus cum al vergez*
	Prendre les cuidoit a l'ovraine.		*U ensemble fumes cuchez*
	. . . .		*Li rais survint, si nus trovat,*
8.	Li rois les voit, au naim a dit:		*E tost arere returnat*
	Atendes moi chi un petit;		. . . .
10.	*En cel palais lasus irai,*		
	De mes barons i amerrai;		
	Verront com les avon trovez,		
	Ardoir les frai quant ert provez.	946.	*Occire nus volt par envie.*
14.	*Tristran s'esvella a itant,*	947.	*Mais deus nel volt sue merci;*
	Voit le roi mes ne fait senblant.		*Kar je sempres m'en averti.*
	. . . .	949.	*Bele, donc nus estot partir,*
51.	*Nos cors partir ore convient,*		*Kar li rois nus i volt hunir.*
	Mais l'amor ne partira nient;		*Lors me donastes vostre anel*
	Nequedent cest anel pernes,		*De or esmeré ben fait e bel,*
	Por m'amor, amis, le gardes.		*(E) je le recui si m'en alai.*

Il est impossible que ce passage de Tristran fou soit emprunté à la version de Berol puisque, comme il a été dit en haut, c'est dans d'autres circonstances que Tristran y reçoit la bague (dans Berol et Eilhart): au moment où les deux amants, fatigués de la vie dure qu'ils mènent dans la forêt, se réconcilient avec le roi Marc, et que Tristran lui ramène sa femme „devant le Gué Aventuros“, Ysolt lui donne l'anel avant qu'il parte du pays, et Tristran lui laisse son chien Husdent.

Le passage de Tristran fou correspond en outre à quelques vers du poème de Thomas dans le fragment Douce 1243—1246: *„Membre li de la covenance Qu'ele me fist a la sevrance El gardin quant de li parti, Quant de cest anel me saisi.“*

Le même fragment contient aussi deux vers 1221 et 1222 qui font allusion au philtre d'amour (*„le beivre“*) que les amants avaient bu pendant le trajet d'Irlande en Cornouailles; épisode

que Tristran fou rappelle également à la reine; mais cette allusion est trop vague pour permettre aucune conclusion.

Pour tout le reste du „Tristr. fou“ nous sommes obligés de recourir à la comparaison avec les traductions du poème de Thomas d'un côté, et avec les poèmes de Berol et d'Eilhart de l'autre côté, et nous verrons que non seulement la partie que nous venons de comparer, mais tout ce poème singulier sur Tristran fou, se rattache au groupe de Thomas. Comme la *„Tristrams Saga ok I'sondar“* est la plus fidèle des traductions de ce dernier, c'est elle qui servira de base à notre comparaison et nous ne faisons qu'énumérer les épisodes caractéristiques qui distinguent les deux groupes, laissant de côté ces parties de la légende qui leur sont communes à tous les deux sans différence essentielle[1]).

Combat de Tristran avec Morholt, son premier voyage en Irlande (vers 325—364). Tristran y est blessé par l'épée envenimée (333—34 *Malement i fu-je navrés, Kar li bran fu envenimés*). [dans Eilhart c'est par la lance: 868 *Gewunt wart dô Tristrant Mit eime geluppeten spîze.*] Il arrive en Irlande seul dans une barque où il joue de la harpe; la reine le fait mander à la cour et le guérit, il prend en arrivant le nom de Trantris pour ne pas être reconnu, et il instruit ensuite la jeune Ysolt, fille de la reine. Tout cela correspond exactement au récit dans les traductions islandaise (chap. XXVIII et XXX), et anglaise (vers 925—1122 et 1123—1209) et dans le poème de Gotfrit (6923—7089 et 7420—8005), tandis que selon Eilhart Tristran ne joue point du tout à son arrivéé, mais il se dit marchand; c'est le roi qui a pitié de lui, mais il ne voit jamais ni la reine, ni sa fille.

Les allusions dans Tristr. fou au second voyage en Irlande et au combat de Tristran avec le serpent, ne sont pas assez détaillées pour être attribuées à l'une ou à l'autre des deux versions de la légende, d'autant plus que celles-ci ne différent presque pas entre elles, au moins pour ce qui est du combat avec le serpent.

1) Puisqu'il n'y a que M. Heinzel qui ait fait entrer le poème sur Tristran fou dans sa comparaison avec les autres versions de la légende, nous avons seulement ce savant à citer ici. Mais comme il ne connait pas la Saga, et qu'il ne fait la comparaison qu'avec le „Sir Tristrem“ et le poème de Gotfrit, il a été amené en erreur plus d'une fois. Il paraît donc préférable de ne pas suivre son système et nous reviendrons seulement à lui vers la fin de ce chapitre.

Il en est de même pour l'épisode du *philtre* que la reine et Ysolt boivent en mer, épisode qui se trouve dans toutes les rédactions de la légende qui nous occupent ici avec de petites variations. La seule chose qu'on pourrait pent-être faire remarquer, c'est que dans Tristran fou comme dans la Tristrams Saga c'est un valet qui apporte le vase avec le vin fatal, (Trist. f. v. 647—654; Tristr. Saga chap. XLVI), tandisque d'après Eilhart c'est un „juncfrauwelîn“ (vers 2313 — 48) mais c'est aussi le cas d'après Gotfrit de Strasbourg (11670 — 85), de sorte que la petite ressemblance perd encore de sa valeur, d'autant plus que d'après le poème anglais c'est Brengain elle-même qui, par mégarde, présente le vase (1660 — 73).

La harpe et la rote v. 763 — 774 [1]) = Tristr. Saga chap. IL et L = Sir Tristr. 1805 — 1925 = Gotfrit 12966 — 13454. Cet épisode manque entièrement dans Eilhart, et Berol n'y fait point allusion non plus; mais comme on voit, il se trouve dans toutes les rédactions du groupe de Thomas [2]).

Première dénonciation des amants auprès du roi. Selon Trist. fou elle se fait par le sénéchal, ancien compagnon de Tristran (v. 713 — 724): 713 „*Ne vus menbre del senechal Vers le rei [il] nus teneit mal Mis compainz fu en un ostel . . . . . . Co fu li primer ki al rei Nus [en]cusat si cum je crei.*“ De même dans la traduction islandaise chap. LI. = Gotfrit 13464 — 13676 = Sir Tristrem 1926 — 2013. Cet épisode manque dans Eilhart; Tristran y est bien accusé également auprès du roi, mais ce n'est pas par le sénéchal, mais par trois ducs et quatre comtes (v. 3086—87 „*Von dren bôsin herzogin Und von vîr grâbin*“) dont le chef est Antrêt, neveu du roi (v. 3154 — 3161); et puis cette accusation n'est point basée sur un fait comme dans la version de Thomas (cf. Eilhart 3081 — 3249).

Le rendez-vous sous l'arbre Tristr. fou v. 775 — 814 = Tristr. Saga chap. LIV. et le premier tiers de LV. = Sir Tristrem v. 2014 — 2167 = Gotfrit v. 14224 — 15051. Cet épisode se trouve aussi

1) A partir de cet épisode l'ordre chronologique des événements n'est plus observé dans Tristr. fou; mais nous continuons à le suivre parce que nous serions obligé à des répétitions fréquentes sans cela.

2) Que la *rote* soit remplacée dans la Saga par un *violon* („ok tók *gígju* sína“ p. 62, 13) importe peu, peut-être la rote était-elle un instrument inconnu aux lecteurs du moine Robert, et l'aura-t-il alors remplacée par un instrument mieux connu.

dans Berol et Eilhart et il y est raconté de la même manière, avec de petites différences peu importantes, de sorte que le poème sur Tristr. fou aurait pu le puiser dans l'une ou l'autre des deux versions.

Le nain répand la farine dans la chambre de la reine pour marquer les traces de Tristran: Tristr. fou 725 — 754 = Tristr. Saga chap. LV = Sir. Tristr. 2168 — 2299 = Gotfrit 15106 — 15308. Cette scène est racontée dans le groupe de Berol comme dans celui de Thomas, cependant il y a un petit détail qui est important à cause de ses suites. D'après Trist. fou Ysolt et Tristran ont été saignés v. 731 *„Senez fumes a une faiz"* et 737 *„Si feimes nus, senez fumes;"* la même chose est racontée dans les traductions du poème de Thomas Quand le roi trouve le sang dans le lit d'Ysolt et dans celui de Tristran, les amants prétendent que leurs bras ont recommencé à saigner et le roi n'est pas convaincu, mais il reste dans le doute. Tristran est seulement obligé de quitter la cour et la reine de prêter le serment [1]) et de subir l'épreuve du fer chaud. Dans Berol 680 — 746 (et Eilhart 3927) au contraire Tristran a été blessé à la jambe par un sanglier, et au saut qu'il fait, la blesseure s'ouvre et saigne de nouveau; lorsque le roi arrive les amants n'ont donc aucune excuse, et aucun doute n'étant possible, Marc les condamne à mort.

[*L'épisode du bûcher, du saut de la chapelle et des lépreux (Iwein),* qui suit alors dans Berol, manque entièrement dans Tristr. fou, ainsi que dans toutes les traductions de Thomas].

L'envoi du chien Petitcreu est mentionné dans Tristr. fou v. 755 — 760 et le récit se trouve aussi dans les trois traductions, seulement la Saga ne rapporte pas le nom du chien: Tristr. Saga chap. LXI — LXIII = Sir Tr. 2300 — 2442 = Gotf. 15795 — 16313. Comme cet épisode manque tout à fait dans Berol et Eilhart, il est évident que Tristr. fou ne peut l'avoir puisé que dans la version de Thomas.

Tristran et Ysolt, bannis de la cour, vivent dans une grotte dans la forêt; quand ils y sont trouvés par le roi, ce dernier les rappelle parce qu'il les croit innocents: Tristr. fou 857 — 892

1) Tristr. fou v. 815 — 832 fait aussi allusion à la ruse par laquelle Ysolt se sauve en prêtant un serment équivoque; mais ces allusions sont trop vagues pour permettre une conclusion concernant leur source.



= Tristr. Saga chap. LXIV — LXVI = Sir. Tr. 2443 — 2563 = Gotfrit 16407 — 16682 et 16683 — 17820 (ce dernier discute longuement la raison pour laquelle les amants sont bannis). Cet épisode se rencontre aussi dans Berol et Eilhart; mais le commencement et la fin y sont racontés tout autrement: Tristran, après avoir échappé aux hommes qui devaient le conduire au bûcher, délivre la reine et s'enfuit avec elle dans la forêt (Berol 873 — 1248 = Eilhart 4093 — 4330). Dans la première partie de cet épisode Heinzel (Zeitschr. p. 396) a remarqué avec raison quelques vers dans Tristr. fou qui sont d'une ressemblance frappante avec Gotfrit:

Tr. fou. 859 — 60		Gotfr. 16607 — 08
As mains ensemble nus preimes		*nemet ein ander an die hant*
E hors de la sale en eissimes.		*und rûmet mir hof unde lant.*
	et 16632	*diu getriuwe cumpanîe*
		bî handen sî sich viengen,
		ûf den hof si giengen.

La partie principale, la vie des amants dans la forêt est racontée assez succinctement dans Tristr. fou, et toutes les versions de la légende y présentent de petites variations, de sorte qu'il est impossible de ramener le poème de Tristr. fou à l'un ou à l'autre des deux groupes. Par contre la fin est de nouveau caractéristique. Dans Tristr. fou 875 — 892 le roi, après avoir vu les amants endormis, mais séparés par l'épée nue, les fait revenir à la cour et se réconcilie avec eux; de même dans Gotfr. et dans les traductions anglaise et islandaise. Selon la version de Berol au contraire Tristran et Ysolt, effrayés par la présence du roi, s'enfuient encore plus loin, et quand leur réconciliation avec le roi a enfin lieu, elle est très mal motivée.

Plusieurs autres points moins importants pourraient être cités, par où notre poème se rattache à la version de Thomas d'une manière qui exclut celle de Berol. Pour un certain nombre de passages on pourrait supposer comme source aussi bien la première que la seconde, puisque les deux rédactions n'y présentent point de différences essentielles; mais nous n'avons eu encore aucun passage, où le poème de Tristr. fou se serait rattaché à la version de Berol en contradiction à celle de Thomas.

Il y a cependant un épisode dans notre poème qu'on est porté de prime abord, à rattacher au poème de Berol, c'est celui du chien Huden: Tristr. fou 893—916, Tristran dit à la reine

v. 893: *„Isolt membre[r] vus dait ben Dunt vus donai Huden, mun chen. K'en avez fet? mustrez le mai!“* Or il ne se trouve aucun passage dans les trois traductions du poème de Thomas, où il serait dit que Tristran avait donné son chien Huden à la reine; mais dans Berol v. 2659—2697, 2743—44, et dans Eilh. 4984—94 il est dit même à plusieurs réprises que Tristran donna son chien à la reine lorsqu'il la ramena au roi et qu'il fut obligé de quitter le pays. Cependant on a vu plus haut que Gotfr. et Sir Tristr. racontent aussi un épisode, où Tristran envoie à la reine un chien, seulement ils l'appellent le „petit creu“ et non pas Huden. Mais dans la description de la vie des amants dans la forêt les deux poèmes mentionnent le chien Huden qui chasse sans aboyer; Gotfrit dit même expressément v. 16661—16663 *„daz armbrust er selbe nam, daz horn unde den hunt alsam,* Hiudanen, niht Petitcriu. Dans Sir Tristr. au contraire on lit v. 2367: *„Hodain, soþ to say, and Peticrowe wiþ hem yede.“* La traduction islandaise enfin ne connaît qu'un seul chien, dont elle ne rapporte pas le nom. Mais comme dans Sir Tristr. et Gotfr. c'est le chien que Tristran obtient en recompense du duc de Pologne et dont il fait présent à Ysolt, et le traducteur norvégien ajoute que ce chien ne restait pas longtemps à la cour, mais qu'il s'habituait bientôt á chasser dans la forêt lorsque Tristran et Ysolt y séjournaient. Il paraît donc que la Saga représente ici une rédaction plus ancienne que les deux autres traductions, car il est très probable que la légende ne connaissait d'abord qu'un seul chien Huden, auquel on aura donné plus tard deux noms différents, en prenant le surnom de „petit creu“ pour un nom propre.

D'après ce qui a été dit de la traduction anglaise et de celle de Gotfr. on n'est donc plus obligé de prendre la version de Berol pour la source de cet épisode dans Tristr. fou, mais l'auteur de ce dernier peut bien l'avoir puisé dans une rédaction du poème de Thomas qui distinguait les deux chiens. Dès lors nous n'avons pas un seul passage pour lequel la version de Berol eût été certainement la source, tandis que nous avons examiné une série d'épisodes pour lesquels la version de Thomas seule peut avoir été la source, et l'on n'hésitera plus à rattacher à ce dernier groupe le poème de Tristran déguisé en fou, tel qu'il se trouve dans le ms. Douce.

Nous avons encore à dire quelques mots concernant le rapport de ce poème avec le poème analogue du ms. de Berne. Avant de les comparer directement, il est nécessaire de dire quelque chose de la source probable du Tristr. fou du ms. de Berne. M. Heinzel a déjà traité cette question dans son article, que nous avons cité déjà plusieurs fois. Il énumère d'abord les passages que le poème a en commun avec le fragment français de Berol (Zeitschr. f. d. A. p. 343—345), ensuite il note les différences entre ces deux rédactions et arrive à la conclusion (p. 346): que le poème de Berne s'accorde avec Berol jusqu'au vers 2975, mais qu'à partir de là il suivait une autre source. M. Heinzel compare surtout des détails qui pourraient être empruntés à l'une aussi bien qu'à l'autre des versions et ne permettraient pas de conclusion. Nous comparerons plutôt les épisodes entiers, en suivant la traduction allemande d'Eilhart pour les parties qui ne se trouvent pas dans le frgmt. français de Berol [1]).

Premier voyage de Tristran en Irlande (poème de Berne v. 397—405), 397 *„Ja sui je vostre harpeor En la chambre de lui menistre.* Dans Eilhart Tristran se dit marchand: 1184 *„ich vare dorch mînen kouf ûz“*, cependant il ajoute 1186 *„ich was ouch ein speleman“* et avant de quitter Cornouailles il se fait porter sa harpe dans son bateau; ceci s'accorderait donc bien avec le poème de Berne, reste seulement ce vers: *„En la chambre de lui menistre“*, avec les mots *„vostre harpeor“* qui paraissent s'accorder plutôt avec la version de Thomas, où Tristran devient le maître de la fille du roi et lui apprend à jouer de la harpe. Le poème de Berne continue v. 401 *„Car de la plaie que je oi“*, ... *„Me randistes e sauf e sain, Autres de vos n'i mist la main.“* D'après Eilhart 1193—1219 la jeune Ysolt ne le guérit pas directement, il est vrai, mais par l'entremise de son père: 1193 *„Dô hîz her* (der König) *sîn wol plegin Und sante balde hinder wegin Ûf zu sîner tochter“* etc. D'après Thomas ce n'est pas la fille du roi qui guérit Tristran, mais la mère. Il est

1) Ce procédé se recommande d'autant plus que le poème de Berne, est très court, de 576 vers seulement (tandis que le poème analogue du ms. Douce embrasse 996 vers) de sorte que les nombreuses allusions à la vie antérieure des amants sont souvent fort vagues et moins précises et détaillées que dans le poème du ms. Douce. Comme ce dernier, le poème de Berne a également interverti plus d'une fois l'ordre des événements; nous suivrons donc celui de Berol et d'Eilhart afin d'éviter les répétitions.

possible que l'accord du poème de Berne avec la version de Berol serait plus visible pour cette partie si nous possédions l'œuvre d'Eilhart dans sa rédaction primitive au lieu d'un remaniement, qui ne permet pas de décider la question de la source pour cet épisode.

Deux autres vers de Tristr. fou de Berne sont plus caractéristiques: v. 421 — 423 *„En po d'ore vos oi paiée O la parole do chevol Don je ai puis au grant dol.“* Cet épisode du cheveu et des hirondelles, auquel ce passage fait allusion ne se trouve que dans la version de Berol tandis que celle de Thomas ne le contient pas, Gotfrit le repousse même expressément v. 8605 — 8632.

Le philtre d'amour v. 428 — 441 ce passage ne s'accorde avec aucune des rédactions qui diffèrent entre elles dans les détails.

Le saut de la chapelle, les lépreux, Tristr. fou 447—461 = Berol v. 873—928 et 1047—1248 = Eilhart 4093—4143 et 4243 —4339. Toute cette partie de la légende manque entièrement dans la version de Thomas, l'auteur du poème de Berne ne peut donc l'avoir emprunté qu'à celle de Berol.

L'ermite Ogrin v. 462 — 465 = Berol 1315 — 1394 et 2232 — 2709 = Eilhart 4679 — 4913. La source ne peut-être que la version de Berol, puisque le personnage de l'ermite ne se trouve dans aucune des rédactions du groupe de Thomas.

Le chien Huden v. 486 — 501 = Berol 1401—1600, 2688—2697 et 2743 — 45 = Eilhart 4368 — 4545 et 4984 — 4994. Cette partie de la légende, d'après laquelle le chien Huden apprend à chasser sans aboyer, se trouve dans la version de Thomas aussi bien que dans celle de Berol, toutefois c'est plutôt à cette dernière que le poème de Berne paraît se rattacher.

La scène de l'anel v. 528 — 539 est trop vague pour permettre une conculsion, mais un autre petit passage v. 221 — 228 paraît la rattacher également au poème de Berol:

223 *„Encor ai l'anel pres de moi Que me donastes au partir Del parlement* que doi haïr. *Maldite soit ceste asanblé[e];“* cf. Berol 2710—2975, notamment v. 2716 et 2730.

Deux autres passages restent douteux, surtout parce que les noms propres y sont défigurés: Tristr. fou 380—83 *„Po vos manbre de Gamarien Qui ne demandoit autre rien Fors vostre cors qu'il enmena.* Ces vers semblent faire allusion à l'épisode où un chevalier irlandais (nommé Gandîn dans Gotfrit), arrive à

la cour de Marc, y joue de la harpe et ne demande autre chose que la reine même comme récompense, mais Tristrant, revenant de la chasse, délivre Ysolt. Nous ne trouvons aucune trace de cet épisode dans toute la version de Berol tandis qu'il est raconté dans toutes les rédactions du groupe de Thomas. Les vers 390 — 394 se rapportent probablement au même événement: „*Resanble-je point à celui Qui sol, sans aïe d'autrui, Vos secorut à cel besoin, A Guimarant copa lo poin?*“ Il semble donc que l'auteur du poème de Berne ait eu une autre source que Berol pour ce passage, et cette source aurait bien pu être la version de Thomas. Toutefois les deux passages cités ne sont pas assez clairs pour permettre de trancher la question, et il reste encore une explication possible (quoique invraisemblable): c'est que les vers en question se rapportent au lépreux Ivain. En somme le résultat de cette comparaison est celui-ci: Plusieurs épisodes caractéristiques qui se trouvent dans Tristr. fou de Berne, ne peuvent être empruntés qu'à la version de Berol, quelques autres épisodes, qui sont communs aux deux groupes de notre légende, se rapprochent néanmoins autant ou plus de celui de Berol que de celui de Thomas. Un seul passage, assez vague comme on l'a vu, est probablement emprunté à la version de Thomas. L'auteur du poème de Berne a donc pris pour source le poème de Berol, mais probablement il connaissait à côté de celui-ci une autre tradition de la légende, peut-être le poème de Tomas, si ce n'est pas Tristr. fou du ms. Douce.

Heinzel (Zeitschr. f. d. Alt. p. 397) cite une série de passages qui selon lui prouvent que l'auteur de Tristr. fou du ms. Douce a travaillé d'après le poème analogue de Berne; mais tout aussi bien on pourrait arriver à la conclusion opposée, et tout ce qu'on en peut dire, c'est que ces passages sont d'une ressemblance frappante dans les deux rédactions, de sorte que l'une pourrait bien être imitée d'après l'autre. Mais ce que nous pouvons dire maintenant avec certitude, c'est que le poème de Tristr. fou du ms. Douce suit la version de Thomas dans les faits auquels il fait allusion, tandis que le poème de Berne suit en général la version de Berol. Le dernier des deux poèmes est beaucoup plus court que le premier, il pourrait bien être fait non d'après un ms. que l'auteur avait sous les yeux, mais d'après la mémoire, car les allusions y sont assez vagues, beaucoup plus vagues que dans le poème du ms. Douce, dont l'auteur aurait bien pu avoir sous les yeux un ms. de l'œuvre de Thomas.

Lichtenstein a fait observer que dans le poème d'Eilhart Tristran paraît quatre fois en déguisement à la cour du roi Marc [1]; la première fois il est déguisé en lépreux, puis en pèlerin, ensuite en ménestrel et enfin en fou. D'après un fragment d'un roman en prose française publié par Michel (II. vol. p. 222—226), Tristran y paraît également déguisé en fou. Dans les rédactions du groupe de Thomas, Tristran se déguise seulement deux fois: en lépreux (ms. Douce v. 511 *„lazre"*) et en pèlerin (*„penant"* ib. v. 787). Il est donc probable que l'épisode où Tristran paraît déguisé en fou dans les poèmes du groupe de Berol, a donné naissance à un poème qui traitait ce sujet à part; et pour cette raison il est vraisemblable que le poème de Berne qui suit cette version, est plus ancien que celui du ms. Douce qui suit une autre version où ce sujet ne se trouve pas; enfin, que l'auteur de Tristr. fou du ms. Douce a connu le poème analogue de Berne et l'a imité en empruntant les événements à une autre tradition.

3. Les traductions.

La traduction islandaise du moine Robert [2]). Nous y avons eu recours déjà plusieurs fois dans la comparaison des deux poèmes sur Tristran déguisé en fou, et M. Kölbing dans son excellente introduction a déjà prouvé que cette traduction de notre légende suit la version de Thomas. Sans vouloir répéter ce que M. K. a écrit à ce sujet, nous tâcherons de compléter son travail en indiquant succinctement les points principaux pour lesquels on peut comparer la traduction islandaise avec les fragments qui nous restent du poème de Thomas; nous ferons la même chose pour les deux autres traductions: „Sir Tristrem" et le poème de Gotfrit de Strasbourg.

---

1) Eilhart v. Oberge, herausgeg. v. Lichtenstein, Introd. p. CXXX et CXXXI.

2) Cette traduction a été publiée par Brynjulfson sous le titre de „Saga af Tristram ok Ísönd samt Möttuls Saga" udgivne af det kongelige nordiske Oldskrift-Selskab. Kjöbenhavn, 1878. Presque en même temps M. Kölbing a publié une autre édition sous le titre de „Tristrams Saga ok Ísondar", Heilbronn, 1878. C'est cette dernière édition qui est la meilleure et que nous citons toujours.

La comparaison du texte islandais avec les restes du poème de Thomas montre à l'évidence que le moine Robert a suivi fidèlement un ms. français de Thomas, car pour la plus grande partie sa traduction reproduit vers par vers le texte français. C'est notamment le cas pour tout le frgmt. de Cambridge et pour toute la fin du poème à partir de l'épisode de Tristran le Nain. Quelquefois le traducteur se permet d'abréger le texte qu'il a eu sous les yeux, surtout lorsque le poème français contient de longues réflexions ou des discours; mais dans la plupart des cas on voit alors par les expressions mêmes de la Saga, qu'il y a eu raccourcissement de la part du traducteur (cf. les 3 dernières lignes du chap. IXC de la Saga, tandis que dans Thomas, ms. Douce 21 — 68, Brengain continue encore, à se plaindre d'Ysolt dans plus de 40 vers. La fin du poème dans le ms. Sneyd 744 — 781 est réduite dans la traduction à 5 lignes seulement chap. CI p. 112, 11 — 15 de l'éd. Kölbing, car ce qui suit encore dans la Saga ne se trouve point dans le texte français). Quelques passages ont été omis entièrement; comme p. e. les vers 835 — 884 du ms. Douce, et 782 — 801 du ms. Sneyd. Ce sont les passages où le poète français se nomme, où il nous fait voir sa manière de travailler, et où il fait de la critique; or, le moine Robert n'avait aucune raison pour reproduire ces passages qui n'appartenaient pas au récit; il l'avait d'autant moins, qu'il ne dit nulle part, que le roman n'était pas son œuvre à lui, qu'il l'avait traduit du français, mais il dit seulement au commencement *„qu'il avait écrit cette histoire en langue norvégienne“* par ordre du roi Hakon. Ces deux ommissions ne peuvent donc point nous surprendre. Un autre passage manque encore dans la Saga, pour lequel ou ne peut pas alléguer la même raison, ce sont les vers 1370 — 1391 du ms. Douce; du moins les vers 1379 — 1391 sont omis entièrement, tandisque les 9 vers précédents ne sont que fort abrégés dans la traduction; nous avons indiqué déjà plus haut une explication: les vers qui sont omis dans la Saga, contiennent une description assez détaillée de Londres et il n'y a que les parties d'un caractère plus général dans les vers 1370 — 1378 qui sont entrées dans la traduction. Ceci nous fait croire que le passage tel que nous ne le trouvons dans les mss. Douce et Sneyd, peut bien avoir existé aussi dans le ms. dout le traducteur norvégien s'est servi, celui-ci aurait omis les détails sur Londres parce qu'il ne les jugeait pas assez intéressants pour ses lecteurs

(pour des auditeurs ou des lecteurs anglo-normands il n'en devait pas être ainsi).

Pour la plus grande partie du roman, le français nous fait défaut à la comparaison; nous tâcherons d'y retrouver néanmoins la version de Thomas moyennant l'accord des trois traductions dont une certaine partie de chacune au moins peut-être ramenée au poème français. Nous choisirons surtout des épisodes qui manquent entièrement dans la version de Berol ou qui en diffèrent essentiellement.

D'abord un mot encore sur les parties du poème de Gotfrit et du Sir Tristrem qui peuvent être comparées directement avec le texte français.

La traduction en moyen-haut allemand de Gotfrit de Strasbourg („Tristan und Isolde"). Malheureusement il n'y a presque que la fin de l'œuvre de Gotfrit qui correspond aux premiers fragmts. français. M. Bossert dans sa thèse: „*Tristan et Iseult,*" Paris 1865. chap. X a été le premier à remarquer la parenté étroite entre les vers 19480 — 19552 de Gotfrit et le premier épisode du ms. Sneyd; mais il n'a pas encore reconnu (et il pouvait à peine le reconnaître sans la tráduction islandaise) que Gotfried n'avait fait que traduire librement et avec beaucoup de talent le poème de Thomas. M. Heinzel, tout en comparant minutieusement le passage de Gotfrit avec celui de Thomas, et tout en montrant, que souvent le texte français se retrouve mot à mot dans les vers de Gotfrit, ne veut point admettre que le poète allemand n'ait fait que traduire le poème de Thomas (cf. Zeitschr. f. d. Alterth. p. 380) il ne voudrait à aucun prix rabattre quelque chose de la gloire dont il a revêtu Gotfrit, il se borne donc à dire „que le poète allemand avait lu les passages correspondants du poème de Thomas" (cf. Zeitsch. p. 378 — 79) Heinzel Zeitsch. p. 377 — 381 cite lui même toute une quantité de vers de Gotfrit qui ne correspondent pas seulement à des vers de Thomas, mais qui en sont une traduction fidèle.

La scène du frgmt. de Cambridge se retrouve également dans Gotfrit mais considérablement élargie, et même avec quelques altérations essentielles. Dans Thomas (et la Saga) c'est le nain qui amène le roi, chez G. il n'est pas même nommé, par contre Brengain y est introduite, qui manque entièrement dans Thomas et la Saga. Les altérations ne peuvent provenir de Berol ni d'Eilhart parce que la scène de la surprise par le roi y man-

que complètement et l'anel est remis à Tristr. dans une autre scène et d'une autre manière; Gotfrit doit donc avoir introduit lui-même ces changements, ou il les doit avoir trouvés dans son original, qui, tout en étant une copie du poème de Thomas, devait néanmoins avoir subi déjà certaines altérations assez considérables; cette dernière hypothèse expliquerait encore plusieurs autres cas où Gotfrit ne s'accorde pas exactement au poème de Thomas. Voici quelques vers de notre épisode où l'on reconnaît facilement le texte français dans Gotfrit:

C. a. 18.	„Amie Ysolt, car esvelliez,	18258.	„Îsôt wachet, armez wîp!
	Par engien somes agaitiez;		wachet, herzekünigîn!
20.	Li rois a weu quanque avon fait;	18260.	ich wæne, wir verrâten sîn."
	Au palais a ses omes vait.		„verrâten?" sprach si, „herre, wie?"
	Fra nous s'il puet, ensemble p[r]endre,		„mîn herre der stuont obe uns hie:
			er sach uns beide, und ich sach in.
23.	Par jugement ardoir en cendre etc."		er gêt von uns iezuo dâ hin,
		18265.	und weiz benamen alse wol,
			sô daz ich ersterben sol; etc.

De même:

C. b. 5.	Ma doce dame, je vus pri,	18284.	nu sehet, herzefriundîn,
	Ne me metes mie en obli.		daz mir fremde unde verre
	En loig de vus autant m'amez		iemèr hin z'iu gewerre!
	Comme vus de pres fait avez.		vergezzet mîn durch keine nôt.
	Je n'i os dame, plus atendre;		dûze amie, bêle Îsôt,
	Or me baisies, au congie prendre.		gebietet mir und küsset mich."

C. b. 25.	Nequedent cest anel pernez,	18311.	und nemet hin diz vingerlîn:
	Por m' amor, amis, le gardez.		daz lât ein urkünde sîn
			der triuwen unde der minne.

La traduction anglaise („Sir Tristrem") est bien inférieure à celle de Gotfrit et de beaucoup moins fidèle que celle du moine Robert. Cela tient en grande partie à la forme. D'abord toute la traduction est fort abrégée de sorte que des épisodes entiers du texte français sont réduits à deux ou trois strophes dans Sir Tristrem. C'est cette division en strophes de 11 vers très courts qui oblige souvent le traducteur de changer ou d'abréger son original; c'est du moins le cas pour un poète qui n'est pas plus habile que l'auteur du Sir Tristrem. Néanmoins on peut reconnaître le texte français dans toutes les parties du poème anglais, qui sont conservées dans les deux rédactions à la fois. Malgré les racourcissements du traducteur, il y a une quantité de vers qui prêtent à une comparaison de mot en mot avec le français.

M. Heinzel l'a faite (Zeitsch. f. d. Alt. 403 — 417) et Kölbing dans son introduction à la Tristrams Saga, l'a souvent complété et rectifié; il serait donc inutile de répéter ici tous les détails et nous nous en tiendrons aux traits principaux.

Le passage du frgmt. de Cambridge se retrouve dans Sir Tristrem à la même place qu'il occupe dans le poème français et avec les mêmes traits essentiels. Comme dans le français les deux amants endormis sont aperçus d'abord par le nain qui amène le roi. (Sir Tristr. 2575—85 [III. fytte 26] = ms. de Cambr. v. 1—10). Celui-ci, les ayant vus, s'en va chercher des témoins; mais Tristran s'éveille et l'aperçoit encore; il réveille aussi la reine et prend congé d'elle. À ce départ Ysolt lui donne une bague:

Sir Trist. 2601 (III. 28). *A ring Ysonde him bede to tokening at þat tide* = C. v° 25 *Nequedent cest anel pernez, Por m'amor, amis, le gardez.* Le lieu, où cette scène se passe n'est pas nommé dans le poème anglais, mais cette négligence s'explique suffisamment par la manière dont le traducteur traite son original.

L'épisode du mariage de Tristran en Bretagne est abrégé encore davantage; on pouvait d'ailleurs s'attendre à ce que l'auteur anglais omettrait ces longues réflexions que nous trouvons chez Thomas. Quelques différences insignifiantes ont été signalées par Heinzel, mais celles-là exceptées, toute la scène se passe exactement comme dans le poème français. Voici un des passages, choisi au hasard, où les deux textes se correspondent exactement: Sneyd A 43: *Tantes paines, tant[es] dolurs ai jo sufert pur ses amurs* = Sir Tr. 2663—73. (III, 34) *Ich am in sorwe and pine: þer to hye haþ me brought;* de même: Sneyd 197 — 200: *„Car Ysolt as Blanches-Mains volt Pur belté e pur nun d'Ysolt. Ja pur belté qu'en li fust, Se le nun d'Ysolt ne o[u]st.* = Sir Tristr. 2672—73 *„þe maiden more he sought, For sche Ysonde hight.* On en pourrait citer d'autres qui se correspondent aussi exactement.

Quant à l'épisode, où Ysolt chante dans sa chambre un lai, n'ayant plus reçu des nouvelles de Tristran depuis son combat avec le géant en Espagne; ensuite l'entrée de Cariado et la petite querelle entre lui et la reine, les parties de cette scène se trouvent aussi dans „Sir Tristrem“, mais disséminées en différents endroits, l'épisode entier y est déplacé; les détails se correspondent (cf. Zeitsch. f. d. Alt. XIV. 405 u. 406) et les différences ne sont pas importantes.

Heinzel p. 405 paraît croire qae c'est le français qui a changé l'ordre de ces passages et il y suppose une lacune après le vers 648; mais nous avons déjà vu que cette lacune n'existe pas; et M. Kölb. a montré suffisamment à l'aide de la traduction islandaise, que c'est le poème anglais qui a déplacé les épisodes: Combat avec les géants en Espagne, Ysolt et Cariado, et la halle aux images. Le combat avec les géants est réduit dans Sir Tr. à deux vers: 2628 — 29 *Spaine he haþ þurch sayn, Geauntes he slough þre;* mais ces vers suffisent pour nous faire voir que le passage a été puisé dans le poème de Thomas.

Ce qui est raconté dans le frgmt. de Strasbourg se trouve également dans le poème anglais et nous avons vu que l'argument principal de H. contre ce frgmt. (que d'après celui-ci Kaherdin ne connaissait pas les images,) est absolument sans valeur. Néanmoins il y a dans cet épisode, à côté de quelques passages où il y a accord évident, certaines différences importantes, dont la principale est l'introduction de Governal dans Sir. Tr. tandis qu'en français on ne voit aucune trace de lui dans cette scène. Tout en admettant donc que le traducteur anglais s'est servi ici du poème de Thomas, il faudra croire qu'il ait introduit lui-même certains changements, ou que le ms. français dont il se servait, contenait déjà ces altérations.

La dispute entre Brengain et Ysolt, et le faux rapport que celle-là fait au roi; ensuite l'arrivée de Tristran, déguisé en mendiant, et la réconciliation entre lui et la reine d'un côté et Brengain de l'autre, tout cela est raconté aussi dans Sir Tristrem et d'une manière qui fait bien voir l'orginal français dont le traducteur s'est servi. Mais celui-ci a interverti l'ordre des événements; d'abord Tristran arrive déguisé à la cour, et est chassé par Brengain (on ne sait trop bien pourquoi?) et ce n'est qu'alors que la dispute entre celle-ci et la reine a lieu, de sorte qu'on n'en voit pas la raison. Ce déplacement dans le poème anglais prête en effet à croire à un „lapsus memoriae“ qui s'expliquerait par l'hypothèse de Kölbing: que le traducteur anglais n'avait pas eu sous les yeux le ms. français au moment où il travaillait à son poème, mais qu'il composait ce dernier d'après la mémoire, ayant seulement lu auparavant, ou ayant entendu lire le poème français. Quelque séduisante que cette hypothèse puisse être, parce qu'elle offre une explication facile pour tous les passages où le „Sir Tristrem“ n'est pas d'accord avec la version française,

il faut pourtant la repousser peut-être, parce qu'il y a trop de passages, où la traduction anglaise correspond presque mot à mot au poème français ou à la Saga qui représente un ms. français.

Le dernier épisode dans Sir Tristrem (le poème anglais étant inachevé) est celui de Tristran le Nain, (ou Tristran le Jeune = *þe yong Tristrem*) 3290—3344. Les passages que H. a rassemblés pour prouver l'accord entre Sir Tr. et le texte français doivent être augmentés de plusieurs autres que H. a énumérés parmi les différences (β, δ), mais qui ne le sont qu'en apparence, pour des détails peu importants, tandis qu'ils sont d'accord avec le français par les points essentiels. Les différences s'expliquent par la négligence du traducteur anglais dont nous avons eu déjà plus d'un exemple.

Nous avous donc vu tour à tour dans la Saga, dans Gotfrit de Strasbourg et dans Sir Tristrem que chacune de ces œuvres est une traduction plus ou moins fidèle du poème français de Thomas; au moins nous l'avons vu pour toutes les parties où nous avions à la fois le texte français et la traduction respective. Or, s'il a été prouvé pour chacune de ces traduction qu'elle remonte directement au poème français dans toutes les parties où ce dernier nous est conservé, il est probable qu'il en sera de même pour tout le reste, pour lequel l'original français nous est perdu. Mais il y a encore un moyen indirect pour le prouver: Lorsque les trois versions islandaise, allemande et anglaise sont d'accord sur les points essentiels d'un épisode, la conclusion est permise, que cet épisode doit avoir existé ainsi dans leur source commune, le poème français.

M. Kölbing, dans son introduction littéraire à la „Tristrams Saga", a fait cette comparaison; nous ne ferons que relever d'après lui les principaux points d'accord sans entrer dans les détails, et nous tâcherons de le compléter en faisant entrer la version de Berol dans notre comparaison plus que M. K. ne l'a fait. Car quelquefois les trois traductions diffèrent plus ou moins entre elles, mais en les comparant avec la version de Berol on trouve qu'elles sont néanmoins plus rapprochées l'une de l'autre que de la version de Berol et qu'elles doivent par conséquence avoir pour source commune l'œuvre de Thomas. Nous choisirons de préférence les épisodes qui sont contenus seulement dans la version de Thomas, ou qui, lorsqu'ils se trouvent en même

temps dans celle de Berol, en diffèrent néanmoins par des traits caractéristiques.

Déjà l'histoire du père de Tristran (*S.* 1, 7 — 15, 26 = *G.* 243 — 1785 = *E.* 23 — 242)[1]) n'est pas la même dans les deux versions, les trois traductions du poème de Thomas sont d'accord en ce que le père de Tristran, après avoir fait la paix avec ses ennemis, s'en va à la cour du roi Marc de Cornouailles (ou d'Angleterre). Après y avoir séjourné quelque temps il aide le roi dans une guerre, et il est blessé dans la bataille. Blancheflor, la fille du roi, qui est prise d'amour pour lui, vient le voir dans sa chambre et c'est à cette entrevue que Tristran doit sa naissance. *Riwalîn* (père de Tristran d'après Gotfrit; *Rouland* dans *E. Kanelangres* dans S.) est bientôt obligé de retourner dans son propre pays que son ancien adversaire avait attaqué. Blancheflor l'accompagne, et il la conduit dans un château fort pendant qu'il va combattre les ennemis. Mais dans une bataille il est tué par trahison, et sa femme, désolée de cette nouvelle, et prise des douleurs d'enfantement, meurt également. Le jeune Tristran est élevé alors par le fidèle Governal, vassal de son père, qui pour le garantir contre ses ennemis l'emmène dans son propre château ou l'orphelin est élevé avec les fils de Governal. [D'après la version de Berol (*Eilhart* v. 71—102) Blancheflor meurt pendant le trajet et le roi lui survit très longtemps; c'est Riwalîn qui envoie plus tard son fils, devenu jeune homme, à la cour de Marc]. Un jour Tristran est enlevé (*S.* 15, 27 — 30, 3 = *G.* 1789 — 5870 = *E.* 243 — 924) par des marchands qui veulent le vendre comme esclave; mais une tempête qui éclate, les détermine à mettre le jeune homme à terre. Il apprend que le pays inconnu où il se trouve est l'Angleterre et qu'il appartient au roi Marc. Il se rend à la cour, et entre bientôt en faveur auprès du roi, grâce à sa conduite courtoise et à son habileté dans tous les exercices chevaleresques. Pendant ce temps-là son père nourricier, Governal, l'avait cherché partout; enfin il arrive à la cour de Marc et y trouve Tristran, auquel il fait alors connaître son origine véritable, ainsi qu'au roi qui n'avait point su que le jeune

---

1) Pour simplifier les citations nous employons les mêmes abbréviations que M. Kölbing, à savoir: *S.* = Saga (traduction islandaise); *G* = Gotfrit (traduction de Gotfrit de Strasbourg); *E.* = Englische Version („Sir Tristrem"). Pour *S.* les nombres cités désignent la page et la ligne de l'édition Kölbing, pour *G.* et *E.* ils désignent le vers.

homme était son propre neveu. Tristran ayant appris l'histoire de la mort de son père, retourne aussitôt dans son pays pour reconquérir son héritage. Il y réussit bientôt et venge son père en tuant celui qui lui avait donné la mort.

Toute la jeunesse de Tristran et l'histoire de son père sont racontées d'une manière entièrement différente dans Eilhart d'Oberge (v. 103 — 350) dont les traits principaux ont été indiqués. Tristran n'y est point enlevé, mais il est envoyé chez le roi Marc par son père et il est accompagné tout de suite du fidèle Kurnevâl. Il va sans dire que le dernier épisode manque entièrement dans Eilhart puisque le père de Tristran y est toujours en vie. Le combat avec Morolt (*S.* 30, 4 — 37, 16 = *G.* 5871 — 7234 = *E.* 925 — 1122) est raconté dans les deux versions, mais avec des différences nombreuses pour les détails. P. e. dans la version de Thomas Tristran est blessé par une épée envenimée, tandis que dans *Eilh.* (v. 852 — 69) c'est par la lance. Dans la version de Thomas Morolt ayant blessé Tristran, lui dit qu'il ne peut être guéri que par sa sœur Ysolt; *Eilh.* n'en dit rien du tout. Ces différences deviennent surtout caractéristiques dans l'épisode suivant, le premier voyage de Tristran en Irlande. (*S.* 37, 17 — 40, 5 = *G.* 7235 — 8229 = *E.* 1123 — 1309). D'après Thomas il y est guéri de sa blessure par la reine même; il s'appelle Trantris et il instruit la jeune princesse Ysolt, surtout il lui apprend à jouer de la harpe. Après le séjour d'un an il demande son congé et retourne en Angleterre. Dans la version de Berol (*Eilhart* v. 993 — 1296) au contraire, Tristran se dit marchand, il n'a point sa harpe avec lui, il n'est pas guéri par la reine en personne, il ne la voit même jamais, pas plus que sa fille, la jeune Ysolt. Le retour de Tristran en Angleterre y est également raconté d'une manière tout à fait différente (v. 1220— 1296). Il en résulte une autre différence essentielle dans l'épisode suivant où nous trouvons dans Eilhart (v. 1370 — 1418) le récit bizarre mais poétique du cheveu et des hirondelles, récit qui manque complètement dans les trois représentants de la version de Thomas, puisque c'est par la bouche de Tristran que Marc y apprend la beauté d'Ysolt. De même le récit du second voyage en Irlande (*S.* 43, 7 — 44, 5 (resp. 56, 6) = *G.* 8633 — 8900 (11370) = *E.* 1376 — 1406 (1639) est considérablement modifié dans Eilhart (v. 1419 — 1597). D'après ce dernier Tristran et ses compagnons ne vont pas directement en Ir-

lande comme c'est le cas dans la version de Thomas, mais ils évitent au contraire ce pays et s'abandonnent au hasard pendant tout un mois pour trouver la dame de laquelle les hirondelles avaient emporté un cheveu, et c'est par un orage qu'ils sont jetés sur la côte d'Irlande, bien malgré eux.

Le combat avec le dragon, la reconnaissance de Tristran par la brèche dans son épée ne présentent que des différences peu importantes entre les deux versions. On peut faire en général la même observation pour l'épisode suivant: le philtre d'amour et le mariage du roi. (*S.* p. 56, 7 — 58, 6 = *G.* 11371 — 12697 = *E.* 1640 — 1727. *Eilhart* 2259 — 2862).

Deux modifications importantes doivent cependant être signalées: Dans la version de Thomas le philtre d'amour (*„beivre“*) lie pour toujours ensemble ceux qui en boivent: *S.* 56, 9 *ok gørđi svá ástjenginn, at enginn lifandi mađr, sá er af drakk, má viđ haldast at unna þeirri konu, sem af drakk međ hánum, ámeđan hann lifđi.*

„Daz si únerlœset wâren
in allen ir jâren.“

(12185 Gotfrit). Dans Eilhart au contraire il perd sa force après quatre ans:

„Die enmochten sich mit nichte scheiden
innewendig vîr jâren.“

2283 Eilhart et 2288 Eilh. cf. Berol 2107, 2110/11 et 2115 (pour 3 ans).

Eilhart ne connaît point cette coutume de boire du vin dans la nuit de noces. Thomas au contraire la présente dans trois rédactions. D'après la Saga et Sir Tristrem Brengain offre aux nouveaux mariés de ce philtre bien connu, le roi Marc en boit, mais la reine s'en abstient. Gotfrit repousse cette version, et suivant lui ils boivent du vin ordinaire; mais en rejetant cette idée Gotfrit ne dit point qu'il le fait sur l'autorité de Thomas, et comme il a du moins cette coutume générale de boire du vin à cette occasion, il n'est point impossible et il est même probable, que son original français ait contenu néanmoins la version qui se trouve dans les deux autres traductions de ce poème. Le point dont il s'agit ici n'est pas sans importance, puisque le fait, que Marc boit du philtre, explique la faiblesse et l'indulgence extrême du roi envers Ysolt qu'on comprendrait à peine sans cela; d'après le Sir Tristrem et la Saga cette faiblesse vient de ce qu'il est contraint

par le philtre d'aimer toujours la reine malgré les raisons qu'il aurait pour la haïr.

Mais Ysolt a souvent peur que Brengain, qui connaît ses relations secrètes avec Tristran, ne la dénonce un jour au roi et elle résout de se débarrasser de sa confidente; cependant Brengain, restant fidèle jusqu' à la dernière épreuve, rentre en grâce auprès de la reine qui désormais a confiance entière en elle. Cette scène se trouve dans la version de Thomas (*S.* 58, 7 — 60, 15 = *G.* 12698 — 12965 = *E.* 1728 — 1804) aussi bien que dans celle de Berol, (*Eilhart* 2863 — 3080) sans différence remarquable; mais tandis que Eilhart passe alors tout de suite à la première dénonciation de Tristran par ses ennemis, tous les représentants du poème de Thomas (Tristran fou du ms. Douce y compris) racontent d'abord l'épisode „de la harpe et de la rote (*S.* 60, 16 — 63, 26 = *G.* 12966 — 13454 = *E.* 1805 — 1925) comme il a bien été désigné. Un seigneur irlandais arrive à la cour de Marc et grâce à une promesse imprudente du roi il gagne Ysolt par son jeu, et est sur le point de s'embarquer avec elle pour l'Irlande, lorsque Tristran arrive, qui avait été absent à la chasse; il regagne Ysolt par ruse, en jouant de la rote, et la ramène ensuite à la cour. Comme il a déjà été remarqué, toute la version de Berol (y compris le petit poème du ms. de Berne) n'offre aucune trace de cet épisode; et puisque d'autre part la Saga [1]), Gotfrit, Sir Tristrem et Tristran fou du ms. Douce le contiennent et le racontent de la même manière, excepté quelques détails insignifiants, on peut le regarder comme une forte preuve, que ces différentes rédactions ont toutes suivi la même source: le poème de Thomas.

La première dénonciation des amours de Tristran se fait chez *Eilhart* (v. 3081—3330) par 3 ducs et 4 comtes: 3085 — 87 *„He wart besagit und belogin Von dren bôsin herzogin Und von vîr grâbin“* etc. tandis que les traductions islandaise, allemande, anglaise et Tristran fou (Douce) (*S.* 63,27 — 68,20 = *G.* 13455 — 14238 = *E.* 1926 — 2013 = *Tr. fou ms. D.* 713 — 724) sont tous d'accord à ne connaître qu'un seul accusateur, le sénéchal Meriadoc. La ruse du voyage simulé de Marc est commune au moine Robert, à Gotfrit et à l'auteur du Sir Tristrem, les deux premiers ont même une répétition de la ruse avec une

1) Cf. p. 22, note 2.

légère variation; l'accord est si intime entre ces rédactions que l'épisode, comme elles le présentent, doit avoir été contenu dans leur original français; Eilhart au contraire n'en a rien, et suivant lui le roi repousse avec indignation les premières accusations des adversaires de Tristran et veut continuer à lui garder sa confiance; mais en rentrant au palais il trouve les deux amants dans une situation compromettante et il ordonne à Tristran de quitter la cour. Après cela le poète raconte tout de suite l'épisode du jardin.

De toutes les parties de la légende pour lesquelles nous pouvons comparer les différentes rédactions, le rendez-vous au jardin (*S.* 68,20 — 70,4 = *G.* 14239 — 15050 = *E.* 2014 — 2167 = *Tr. f. ms. D.* 775 — 814; *Eilhart* 3331 — 3764), auquel le roi assiste sur l'arbre, est peut-être la scène qui offre le plus de difficultés parce qu'il n'y a pas une seule des traductions qui soit complètement d'accord avec une autre, ou avec l'orginal français; toutes les rédactions présentent quelques différences de détail plus ou moins importantes entre elles; mais il serait trop long de discuter ici ces différences; Kölbing, dans son introduction p. XCI — CIII, les a examinées et discutées à fond, et quoiqu'il n'ait pas réussi à ce qu'il me semble, à résoudre toutes les difficultés, le résultat principal qui nous intéresse ici, paraît assuré: c'est que pour cette partie du poème les trois traductions islandaise, allemande et anglaise remontent à la même source, le poème de Thomas et non pas à celui de Berol. Car toutes ces traductions se rapprochent plus l'une de l'autre que des poèmes de Berol et d'Eilhart [1]). Cette scène du rendez-vous, la ruse des amants, pour tromper le roi, doit avoir plu au public du moyen âge et il est probable qu'elle aura été lue et racontée plus souvent que la plupart des autres épisodes et voilà peut-être pourquoi aucune des rédactions connues jusqu' à présent n'est entièrement d'accord avec les autres dans cette scène.

Le nain, voyant déjouée sa ruse au jardin, en essaie une nouvelle en répandant de la farine entre les lits de Tristran et d'Ysolt (*S.* 70,4 — 74,28 = *G.* 15051 — 15763 = *E.* 2168 — 2299 *T. f ms. D.* v. 725 — 754 et 815 — 832). — Cette scène, en apparence la même dans les deux versions, a un développement,

1) Toutefois Gotfrit paraît avoir employé le poème d'Eilhart à côté de celui de Thomas pour un certain détail. Cf. Kölbing, introd. p. CI.

tout à fait différent dans chacune d'elles, et même dans les commencements on peut distinguer une conception différente. D'après Berol v. 590 — 746 Tristran a été blessé à la jambe par un sanglier, et lorsqu'il saute au lit de la reine la blessure s'ouvre (les deux lits sont ensanglantés) et „au tressallir" (Berol 710—13) une goutte de sang tombe sur la farine et c'est par là que le roi est convaincu de la culpabilité des amants; Eilhart v. 3765 — 3990 parle également d'une blessure [1]), quoiqu'il ne dise absolument rien de sa cause, et il diffère de Berol en ce que d'après lui, Tristran, en sautant en arrière dans son lit, touche la terre avec l'un de ses pieds, et par cette trace le roi voit qu'il est coupable. En tout cas dans Berol et Eilhart Marc n'a plus de doute cette fois et veut immédiatement livrer les deux amants à leur supplice. Tout autrement les quatre représentants du poème de Thomas: Tristran et Ysolt ont été saignés ce jour-là [„*Senez fumes a une faiz,*" Trist. fou. ms. Douce 731] et lorsque Tristran saute, son bras s'ouvre de nouveau, mais aucune trace ne se trouve dans la farine. (Gotfrit 15257 — 60: *Er hæte ze den stunden An sînem bette funden Diu schuldigen minnen spor Und vant dehéinéz dervor.*) et le roi, bien qu'il trouve les deux lits remplis de sang, reste néanmoins en doute concernant la faute des amants et fait décider leur cause par un concile à Londres. M. Kölbing a remarqué avec raison (p. CIII) que Heinzel a tort de séparer ici Sir Tristrem du poème de Gotfrit; car le premier, malgré la brièveté avec laquelle l'auteur y raconte cette partie, est complètement d'accord avec la Saga, Gotfrit et Tristran fou (Douce), et les vers 2225—26 du Sir Trist. „*At London on a day Mark wald spourge þe quen*" etc. contiennent la même version que présentent les autres, qui racontent la convocation d'un concile pour le même but. — Ysolt est obligée par ce concile de subir l'épreuve au fer chaud, et elle est aidée à son serment par Tristran, qui se laisse tomber avec elle, lorsqu'il la porte du bateau à terre, afin d'épargner à la reine un parjure. Après quoi Tristran s'en va à l'étranger et Ysolt est réconciliée avec le roi. Voilà les traits principaux du récit pour lesquels tous les quatre représentants de la version de Thomas sont d'accord. Il serait impossible de rattacher aucun

---

1) Eilhart 3926 — 28: „*Dô sprang her alsô sêre, Daz im die wunde ûf brach. Dô her bî der vrauwin lach, Sie wart von im recht als ein blût.*"

d'eux à la version de Berol puisque les événements s'y passent d'une manière très différente, comme on l'a déjà vu pour le commencement de cet épisode. En voici la suite selon *Berol* 747 — 1266 = *Eilhart* 3966 — 4367: Tristran et Ysolt, ayant été trouvés coupables par le roi, sont condamnés à être brûlés; mais quand Tristran est conduit au supplice il réussit à s'échapper par le célèbre „saut de la chapelle;“ il délivre à son tour Ysolt, qui avait été donnée aux *„mesels“* et les deux amants, suivis de Governal, s'enfuient dans la forêt où ils sont bientôt rejoints par le fidèle chien Huden. Berol et Eilhart racontent alors tout de suite la vie des amants dans la forêt, épisode qui ne se trouve que plus tard dans Thomas, et avec des différences considérables comme on verra plus loin. Les deux rédactions françaises se distinguent donc ici très nettement de sorte qu'on ne saurait douter à laquelle d'entre elles les différentes traductions se rattachent. Le moine Robert ainsi que l'auteur du Sir Tristrem et Gotfrit racontent ensuite le combat de Tristran avec le géant Urgan (*S.* 74, 29 — 79, 9 = *G.* 15769 — 16405 = *E.* 2300 — 2442), combat pour lequel il demande en récompense le chien merveilleux (Petitcr[e]u) du duc qu'il a aidé; l'ayant obtenu il l'envoie à la reine Ysolt. Celle-ci lui fait savoir que la colère du roi envers lui est appaisée et qu'il peut retourner à la cour, ce que Tristran ne tarde pas à faire. Le poème de Tristran déguisé en fou du ms. Douce contient également un court résumé de cet épisode (vers 755 — 762) de sorte que pour cette partie aussi du poème la version de Thomas est assurée par l'accord des quatre rédactions qui s'y rattachent. Dans Berol et Eilhart, de même que dans Tristran fou du ms. de Berne, cette partie manque entièrement.

Vie des amants dans la forêt (*S.* 79,10 — 81,28 = *G.* 16407 — 17710 = *E.* 2443 — 2563 *Tr. fou ms. D.* 849 — 892). Tristran, de retour à la cour, y continue bientôt ses relations illicites avec la reine; un beau jour les deux sont surpris ensemble par le roi, et celui-ci, rempli de douleur, leur ordonne de quitter la cour. Les amants se retirent dans la forêt et y vivent ensemble dans une grotte, avec leur chien Huden, qui leur procure du gibier. Gotfrit de Strasbourg a considérablement élargi cet épisode qu'il paraît avoir traité avec prédilection. D'après lui les amants sont accompagnés aussi de Kurvenal; mais les traductions islandaise et anglaise n'en disent absolument rien, et

Tristran fou du ms. Douce non plus. Par contre Kurvenal joue un rôle dans cet épisode dans les poèmes de Berol et d'Eilhart, c'est donc encore un passage qui prête à croire que Gotfrit de Strasbourg connaissait l'œuvre d'Eilhart et en empruntait ça et là des traits [1]). La vie des amants dans la forêt est décrite aussi dans Berol, même assez en détail, de sorte que les 2 versions se rencontrent sur plus d'un point. (Eilhart raconte également cet épisode mais assez brièvement et avec certaines variantes qui ne se trouvent que chez lui). Mais d'abord ces événements, il a été dit plus haut, sont placés dans une autre partie du poème chez Berol et puis les rédactions du groupe de Thomas, malgré certaines différences qui existent entre elles, se rattachent plus étroitement l'une à l'autre qu'aucune d'elle ne se rapproche de Berol, avec lequel elles sont au contraire souvent en contradiction. A la comparaison qui se trouve dans l'introduction de Kölbing p. CX — CXVI (cf. Heinzel pp. 391, 401 — 402, 440 — 43) on pourrait ajouter encore d'autres points d'accord entre les différentes rédactions du poème de Thomas contre celui de Berol. Voici le point principal: Tristran et Ysolt, après avoir été trouvés ensemble dans la grotte par le roi, sont rappelés tous les deux à la cour; tandis que dans Berol, se voyant découverts par le roi, ils sont effrayés et s'enfuient; et ils continuent à vivre dans les forêts jusqu' à ce que le philtre d'amour perd sa force. (*Berol* v. 2022 — 2139 = *Eilhart* 2279 — 2292; 4647 — 4739). Tristran écrit alors une lettre au roi, lui demandant de se réconcilier avec la reine et de la faire revenir à la cour tandis que lui-même, Tristran, irait à l'étranger, et c'est ainsi que la réconciliation a lieu. On voit donc ici une conception de la légende entièrement différente de celle de Thomas; de même l'ermite Ogrin qui est mentionné dans deux passages par Berol et Eilhart (*Berol* 1315 — 1399; 2232 — 2709 = *Eilhart* 4702 — 4912) [le poème de Berne le connaît également vers 470] manque entièrement dans Thomas.

---

1) Il faut remarquer aussi que le nom de *Kurvenal* ne se trouve que dans Gotfrit, Eilhart et Berol (Governal) (*Kurvenal* dans l'ancienne rédaction du poème d'Eilhart frgmt. VIII. 44; dans le remaniement le nom est changé en *Kurnevâl* probablement par suite d'une confusion avec le nom du pays de Cornouailles [Kurnewal dans Gotfrit] cf. Eilh. v. 2087 *ûz Kurnevâles lande;* de même 2236; 7189; cf. Lichtenst. p. CXLIII.)

Dernière découverte. D'après Thomas (*S.* 81,29—82,33 = *G.* 17686—18408=*E.* 2564—2618) les deux amants, étant rappelés à la cour y recommencent leurs entretiens secrets et un jour le nain les surprend dormants ensemble et y amène le roi. Ceci nous place au milieu de la scène qui se trouve dans le fragment de Cambridge et pour laquelle nous avons constaté un accord complet des traductions islandaise, allemande et anglaise avec le texte français qu'elles reproduisent en partie presque mot à mot. Comme cette scène manque tout à fait dans Berol et Eilhart, il est impossible d'être en doute concernant la version à laquelle les dites traductions se rattachent. Voici la suite de cette scène d'après le moine Robert, Gotfrit et l'auteur du „Sir Tristrem“:

Après avoir aperçu le roi, qui s'éloigne seulement un instant pour chercher des témoins, Tristran s'enfuit à l'étranger (*S.* 82, 34 — 85, 10 = *G.* 18409 — 19552 [fin] = *E.* 2619 — 2706 = ms. Sneyd *A.* 1 — 648) et passe dans plusieurs pays, entre autres en Espagne. Enfin il arrive en Bretagne (= *Arundel* chez Gotfrit), aide le duc de ce pays contre ses ennemis et finit par épouser sa fille, Ysolt aux Blanches-Mains. Ceci nous ramène au passage par lequel commence le second fragment français de Thomas (ms. Sneyd. A.) que nous avons déjà comparé avec les traductions.

Le récit de cet épisode selon Thomas diffère complètement de Berol et d'Eilhart; suivant ces derniers Tristran reste d'abord encore quelque temps dans le voisinage de la cour.

A partir d'ici le poème de Berol et celui d'Eilhart, tel que nous le connaissons par le remaniement, diffèrent aussi entièrement entre eux. Selon *Berol* (v. 2976 — 4226) les ennemis de la reine l'accusent bientôt de nouveau d'avoir entretenu des relations illicites avec Tristran; la reine, ainsi pressée, promet de se justifier par un serment et par l'épreuve du fer rouge. Le serment équivoque lui est facilité par une ruse de Tristran qu'elle a averti et qui se laisse tomber avec elle en la portant par le gué. Cet épisode est raconté à peu près comme dans la version de Thomas où nous l'avons déjà rencontré à une tout autre place. Toutefois il y a une différence très caractéristique entre les deux versions. Dans Berol la reine Ysolt demande que le roi Artus soit présent comme témoin de sa justification; et Artus paraît en effet avec ses chevaliers. Cette partie

du récit manque entièrement dans la version de Thomas et le roi Artus n'y est pas même mentionné [1]).

D'après *Eilhart* Tristran va en Bretagne (aussitôt après la réconciliation du roi avec sa femme) chez le roi Artus dont le territoire touche celui de Marc de Cornouailles; il vit assez longtemps parmi les chevaliers de la table ronde et de là, grâce à une manœuvre de Gawain, il a un nouveau rendez-vous avec la reine (Eilhart 4995 — 5487) [2]). Tout cela manque dans la version de Thomas; et le récit du mariage de Tristran avec Ysolt aux Blanches-Mains [3]) diffère considérablement du récit correspondant dans *Eilhart* (5525 — 6142). Ce dernier ne fait aucune allusion à la raison, pourquoi ce mariage reste inaccompli, il mentionne seulement le fait en 5 vers, puis il raconte tout de suite par quel hasard Kehenis en eut la première connaissance. Tristran lui en donne l'explication et aussitôt après ils se mettent en route pour l'Angleterre. Le tout ne comprend pas plus de 126 vers (*Eilh.* 6143 — 6267). Dans la version de Thomas le récit du mariage de Tristran est immédiatement suivi de celui de la scène entre Ysolt et Cariado (ms. *Sneyd A.* 649 — 888 = *S.* 85, 11 — 87, 32 = *E.* 2628 — 29 et 3015 — 3073 dont nous ne trouvons aucune trace dans Eilhart. La première partie (fort abrégée dans *E.* qui y fait seulement allusion en deux vers: 2628 et 2629), placée immédiatement après la scène où

1) Racontons ici encore succinctement la fin du fragment de *Berol* v. 4227 — 4444, qui diffère complètement de toutes les autres rédactions de la légende connues jusqu' à présent: Après l'épreuve du fer rouge Ysolt rentre tout à fait dans la confiance du roi Marc. Cependant Tristran n'est pas loin de la cour et il a de nouvelles entrevues avec la reine. Ses anciens ennemis, *„les trois felons,"* s'en aperçoivent et tâchent de surprendre les amants; mais à cette occasion deux d'entre eux sont tués par Tristran. Ici le fragment de Berol se termine au milieu de la phrase.

2) Il est fort probable que le roi Artus ne jouait aucun rôle dans la légende de Tristran à l'origine, et qu'il n'y a été introduit que plus tard. Toutefois sa présence est encore mieux motivée dans Berol que dans Eilhart où l'on pourrait très bien omettre tout le passage concernant le séjour de Tristran parmi les chevaliers de la table ronde, sans que cette lacune interrompît d'aucune manière le fil des événements. Peut-être la rédaction primitive du poème d'Eilhart se rattachait-elle mieux à son original français mais il est certain que le remaniement en diffère tout à fait et que toute cette partie y paraît fort superflue.

3) C'est seulement jusqu' au milieu de cet épisode que Gotfrit a écrit son poème qui est inachevé, et à partir d'ici il ne nous reste que les textes de la „Saga" et du *„Sir Tristrem"* pour la comparaison avec le poème français.

Tristran quitte définitivement la cour du roi Marc, raconte très brièvement les exploits de Tristran depuis son départ d'Angleterre jusqu' à son arrivée en Bretagne, et offre au poète une occasion de mentionner le roi Artus, quoiqu'il n'ait rien à faire dans notre légende. Le poète s'en est aperçu lui-même car il s'excuse en disant (vers 729 — 30): „A la matire n'affirt mie Nequedent boen est que vos die." La liaison de cette partie, qui raconte le combat d'Artus avec le géant qui lui demande sa barbe, est tellement artificielle et la connexion avec le reste du poème est si faible qu'on voit au premier coup d'œil, que ce récit n'appartenait point à notre légende à l'origine, qu'il y a été ajouté plus tard; cependant comme nous le trouvons dans la traduction islandaise aussi bien que dans le poème français, il est probable qu'il y a été introduit déjà par l'auteur de ce dernier.

La seconde partie de cet épisode contient la dispute entre la reine Ysolt et Cariado; elle se trouve dans la Saga et dans Sir Tristrem comme dans le poème français de Thomas; et puisqu'elle manque tout à fait dans Eilhart, la version de Thomas est encore une fois assurée par les trois textes cités en opposition à celle de Berol.

Il en est de même pour l'épisode suivant: la halle aux images. Le poème d'Eilhart n'en a aucune trace, tandis que les traductions islandaise et anglaise (*S.* 87, 32—99, 19 = *E.* 2707—3003 cf. ms. *Douce* v. 894 — 898) donnent un long récit du combat de Tristran avec le géant *Moldagóg* (*Beliagog* dans *E.*), ensuite de la construction de la halle et des images d'Ysolt et de Brengain. Kaherdin, qui apprend par un hasard que sa sœur, quoique mariée avec Tristran, est encore vierge, entre en colère contre son ami et beau-frère. Ce dernier, pour l'apaiser, le conduit à la halle, où Kaherdin est tellement étonné des images et épris d'amour pour Brengain qu'il promet à Tristran de lui pardonner s'il pouvait lui montrer celles d'après lesquelles ces images étaient faites. Tristran y consent et ils se préparent aussitôt au voyage en Angleterre. Dans *E.* cet episode est déplacé ainsi que plusieurs autres, dont nous avons déjà parlé; il se trouve immédiatement avant le précédent; néanmoins, comme la version de Berol n'en contient rien du tout, la source du poème anglais ne saurait être douteuse, elle ne peut être que le poème français de Thomas qui sans doute contenait cette partie du récit comme nous le voyons par une allusion du ms. Douce 894—898:

„E quant il erent a sujur Dunc en alerunt en boscages Pur veer le[s] beles ymages. As ymages se delitoent Pur les dames que tant amouent.

Dans le voyage de Tristran et de Kaherdin en Angleterre et le rendez-vous dans la forêt (*S.* 99, 20—102, 30 = *E.* 3004 — 3014; 3074 — 3157 = ms. de *Str.* I. frgmt. 1 — 68) il y a une scène que nous avons déjà rencontrée en partie dans le I. frgmt. de Strasbourg. Cette scène, ainsi que la suivante, se trouve aussi dans la version de Berol mais avec des variations considérables. Pour ce qui est du frgmt. de Str. nous avons dit en haut qu'il appartient à la même rédaction que les autres fragments français du poème de Thomas; reste à examiner la Saga et Sir Tristrem. Il faut avouer qu'il est difficile de déterminer quelle a été la source de ces deux rédactions pour cette scène, puisque les traductions islandaise et anglaise, tout en ayant certains éléments en commun, diffèrent aussi pour certains autres et que le poème anglais contient des détails qui manquent dans la Saga mais que nous trouvons dans Eilhart. M. Kölb. a comparé tous les détails de cette scène dans les différentes rédactions de notre légende; mais il me semble qu'il a accordé trop d'importance à des choses secondaires; surtout je ne puis m'associer à ce qu'il a écrit concernant Governal [1]). Ce dernier n'est pas cité par son nom dans la Saga, il est vrai, mais pourquoi ne serait-il pas compris parmi *„les écuyers"* (skjaldsveinar p. 100, 29; 101, 13; 102, 7) auxquels Tristran et Kaherdin donnent leurs chevaux et leurs armes à garder pendant leur entrevue avec la reine, et qui sont plus tard obligés de fuir devant Cariado qui les a aperçus et reconnu les chevaux? Je ne puis être non plus de l'avis de M. Heinzel (approuvé par Kölb.), que le fragment de Strasbourg aurait dû nommer Governal s'il jouait un rôle dans cet épisode. [2]) Ce fragment est tellement court, que le fait, qu'il ne contient pas le nom de Governal, ne prouve absolument rien, d'autant moins que la partie la plus essentielle pour cette question, la scène où les écuyers de Tristran et de Kaherdin sont obligés de prendre la fuite devant Cariado, n'y est plus racontée. Voici les différences les plus essentielles entre les deux groupes de Thomas et de Berol:

1) Tristrams Saga éd. Kölb. p. CXXXII — CXXXIV.

2) Zeitsch. f. d. Altert. p. 407, *β*.

Selon le *ms. de Strasb.*, *Sir Tristr.* et la *Saga* Ysolt est déjà en route quand Tristran arrive dans le pays; dans *Eilhart*, *Ulrich von Türh.* et *Heinrich von Freiberg* c'est seulement à la nouvelle de l'arrivée de Tristran, et sur la demande expresse de celui-ci, que la reine quitte le château et se met en route. Tinas, l'ami de Tristran, qui joue un rôle assez important dans ces trois rédactions, et qui est une des figures caractéristiques pour la version de Berol, n'est jamais mentionné dans celle de Thomas, ni dans cet épisode ni dans aucun autre. Enfin, et ceci est le point le plus important, d'après *E.*, *S.* et le *ms. de Strasb.* Kaherdin est d'avance amoureux de Brengain; après avoir été déçu deux fois il parvient à son but et est réuni avec elle [1]), il reste donc en bonne amité avec Tristran. Selon *Eilhart* au contraire, et selon les deux continuateurs de l'œuvre de Gotfrit, Kaherdin n'aime pas Brengain (quoique celle-ci y soit aussi présente), mais Gymêle von der Schitrîêle; il ne reste qu'une nuit, et ayant été déçu il quitte le pays, rempli de colère contre Tristran qu'il croit l'auteur de sa mésaventure. Cette différence essentielle des deux versions dans cette scène entraine après elle une différence encore plus considérable pour les événements suivants. Nous croyons donc pouvoir assurer que *S.* et *E.* doivent avoir pris pour base de cet épisode le poème de Thomas, tandis qu'il reste douteux, mais assez invraisemblable selon nous, que l'auteur du *Sir Tristr.* ait suivi pour certains détails peu importants la version de Berol.

Nous arrivons maintenant à la scène par laquelle le fragment Douce commence, à savoir (*ms. Douce* vers 1 — 834 = *S.* p. 102, 31 — 106, 27 = *E.* v. 3158 — 3289) la colère de Brengain contre la reine et la dispute de ces deux. A partir d'ici jusqu' à la fin la Saga suit fidèlement le poème de Thomas. Il en est de même pour la traduction anglaise; mais cette dernière n'est pas achevée, elle s'arrête au milieu du combat que Tristran a entrepris pour délivrer la femme de Tristran le Nain („*þe yong Tristrem*" 3329. Ce dernier y est tué, comme

---

1) C'est ce qui est confirmé par le commencement du ms Douce et par une allusion vers la fin du poème français de ce même ms., vers 1157 — 1160: „*Cest message faites pur moi Par cumpanie e sur la fei Qu'afiastes de vostre main Quant Ysolt vus dona Brenguain.*"

dans le poème français, et Tristran *(l'amerus)* est frappé d'une flèche dans son ancienne blessure: „*Ac an aruwe he bare Oway in his eld wounde,*“ 3343 — 44.

C'est par ces vers que le poème anglais se termine, donc par un petit désaccord avec le texte français, puisque d'après ce dernier Tristran est blessé par une épée envenimée, ce que nous trouvons aussi dans la Saga. Mais comme le *Sir Tristr.* est d'accord avec ces deux autres rédactions sur tous les points essentiels, cette différence n'a pas beaucoup d'importance.

Mais revenons encore en deux mots à la scène, où Brengain, trompée par la calomnie de Cariado, qui prétend avoir mis en fuite Tristran et Kaherdin, entre en colère contre la reine et l'accuse auprès du roi. Nous avons déjà dit plus haut (p. 5, note 2) que la Saga s'accordait parfaitement avec le poème français qu'elle avait seulement abrégé considérablement sur différents points. L'auteur du Sir Tristr. en a fait de même en allant encore plus loin et en omettant même des parties essentielles. La colère de Brengain contre la reine y est à peine indiquée et sans les autres textes on comprendrait difficilement sa démarche auprès du roi. Aussi l'ordre des événements y est-il interverti, Tristran paraît à la cour comme „*mesel*“ avant que Brengain alarme le roi, et la réconciliation de Tristran et d'Ysolt avec Brengain y est seulement indiquée par le vers 3223: *Brengwain biheld þat right, Tristrem to bour let go.* Néanmoins la situation générale y est suffisamment marquée pour faire voir que la source ne peut avoir été que le poème de Thomas. Dans Eilhart, conformément à la scène précédente, la situation est tout autre: ce n'est pas Brengain qui est en colère contre Ysolt et Tristran, et qui empêche ce dernier de s'approcher de la reine; mais c'est au contraire celle-ci qui est irritée contre Tristran et qui le fait battre et chasser de la cour lorsqu'il y vient déguisé en lépreux. Tristran, indigné de ces mauvais traitements, retourne en Bretagne et y accomplit enfin son mariage. Il a juré de ne pas revoir la reine pendant un an. Mais bientôt Ysolt se repent d'avoir ainsi maltraité son amant, elle vêt une haire et envoie un messager à Tristran pour lui demander pardon et le prier de revenir. Le terme juré étant passé, Tristran retourne en effet en Angleterre, déguisé en pèlerin; il avertit la reine par un ami fidèle et Ysolt fait arranger une chasse dans „*Blankenlande,*“ où elle parle à Tristran. — On voit que tout ceci n'est qu'une répétition du premier

voyage de Tristran avec Kaherdin en Angleterre. Dans le poème de Thomas, dans la Saga et dans Sir Tristr. nous n'en trouvons aucune trace, mais par contre ces trois rédactions racontent le tournoi qui a lieu après la réconciliation de Brengain avec Ysolt et Tristran, tournoi où Tristran et Kaherdin se vengent de leurs ennemis (surtout de Cariado) en les tuant, après quoi tous les deux retournent en Bretagne. Dans Eilhart le tournoi est remplacé par des jeux où Tristran se distingue; mais cette scène reste sans résultat, puisque Tristran retourne en Bretagne sans avoir tué ses ennemis. Tout ce récit n'est pas bien motivé et il est entièrement superflu pour la contexture de la légende, ce qui n'est pas le cas pour le tournoi dans la version de Thomas.

Eilhart nous raconte ensuite une série d'événements que nous n'avons pas à rapporter ici puisqu' ils sont entièrement étrangers au groupe de Thomas. Vers la fin du poème les deux versions se rapprochent de nouveau un peu, mais elles se distinguent encore par des traits très essentiels. Prenons d'abord le poème de Thomas et la Saga.

D'après ceux-ci Tristran et Kaherdin sont rencontrés un jour par un chevalier, nommé Tristran le Nain (ms. *Douce* v. 885 — 1058 = *S.* p. 106, 28 — 108, 3 = *E.* 3290 — 3344 (fin du poème anglais) qui vient demander le secours de notre Tristran pour délivrer sa femme qui lui a été enlevée par Estult l'Orgillius. Dans le combat qu'ils livrent à ce dernier et à ses frères, Tristran le Nain est tué et lautre Tristran est grièvement blessé par une épée envenimée.

Selon la version de Berol c'est Kaherdin qui devient amoureux de *Garîôle* (= *Kassîe* dans Ulrich v. Türh. et Heinr. v. Freib.), femme de Nampêtenis. Accompagné de Tristran il se rend au château de ce dernier et est bien accueilli par sa femme. Mais au retour Kaherdin et Tristran sont poursuivis par Nampêtenis, qui tue le premier des deux amis et blesse le second à mort, tandis que lui-même il échappe. De la différence des personnes dans cette scène d'après les deux groupes de notre légende, il résulte une différence encore plus importante pour la fin:

Message à Ysolt d'Angleterre et mort de Tristran. Dans le poème de Thomas (ms. *Douce* v. 1059 — 1818 et *Sneyd B.* 13 — 801 = *Saga* p. 108, 4 — 112, 21) Tristran, dont

la blessure empire de jour en jour et que personne ne peut guérir, envoie son ami Kaherdin en Angleterre pour amener la reine Ysolt afin qu'elle le guérisse. Mais selon Eilhart Kehenis a été tué au combat, et ne peut plus aller en Angleterre; c'est donc un autre personnage qui est chargé du message: l'hôte de Tristran, qui est tout à fait inconnu à la version de Thomas.

Nous ne pouvons nous refuser de dire encore un mot touchant la fin du poème dans les deux versions que nous venons de comparer. Dans Eilhart la solution est assez faible et loin d'exciter le même intérêt que dans Thomas. D'abord le premier introduit encore deux nouveaux personnages sans importance: l'hôte de Tristran et sa fille. La description du message manque de cette vivacité que nous trouvons dans Thomas, où c'est Kaherdin qui va chercher la reine Ysolt et où la bague qui a si souvent servi de signe de reconnaissance aux deux amants joue encore une fois un rôle, plus important que jamais. Mais ce qui est le plus essentiel, c'est que selon Eilhart la mort de Tristran est l'effet d'un malheureux hasard. Ysolt aux Blanches-Mains, ayant appris par hasard, à ce qu'il paraît (Eilh. v. 9346 — 47 *„Ich enweiz wer ez dô sagete Tristrandes wîbe“*), que la fille de l'hôte de Tristran devait attendre l'arrivée de son père sur la plage, pour annoncer aussitôt à Tristran la couleur de la voile, défend à la jeune fille, d'avertir Tristran directement, parce que la nouvelle pourrait faire empirer son état (v. 9355 *„Her mochte es lîchte nemen schaden“*). Quand le vaisseau arrive enfin avec une voile blanche, Ysolt aux Blanches-Mains entre dans la chambre de son mari et lui dit, sans aucune mauvaise intention[1]), par caprice, (v. 9380 — 82 *âne aller slachte valscheit Sprach sie sô, tumlîchen, und sagete im lugelîchen* etc.“) que la voile était noire. Là-dessus Tristran s'étend sur son lit et est mort.

Que le récit de Thomas est donc bien plus dramatique! Chez lui la mort du héros n'est pas l'effet du hasard, mais de la vengeance de sa femme qu'il a trompée. Ysolt aux Blanches-Mains, quoique mariée avec Tristran, était toujours restée vierge. Lorsqu'elle écoute en cachette le message dont Tristran charge son ami Kaherdin, elle apprend pour la première fois la raison véritable de

---

1) Il faut se rappeler ici que d'après Eilhart le mariage de Tristran avec Ysolt aux Blanches-Mains a enfin été accompli et que cette dernière n'est plus vierge (Eilh. v. 7070 — 7080), tandisqu'elle l'est toujours jusqu' à la fin dans la version de Thomas.

l'étrange conduite de son mari envers elle. Son amour pour lui se change alors en haine, elle résout de se venger, et feignant d'être une épouse empressée, elle accomplit sa vengeance par la fausse nouvelle, en causant par là la mort de Tristran.

Le poème de Thomas contient un passage (ms. *Douce* v. 835 — 38) où l'auteur parle de lui-même en disant: „*Seignurs cest cunte est mult divers; E pur co l'uni* (ms. *s'uni*) *par mes vers, E di en tant cum est mester, E le surplus voil relesser.*“ Si l'on compare les deux versions de notre légende, celle de Berol et celle de Thomas, il faut avouer que le second des deux poètes a un certain droit de parler de lui comme il le fait dans le passage que nous venons de citer. En effet la légende de Tristran d'après le poème français de Thomas et les traductions qui le suivent, a bien plus d'unité que d'après Berol et son traducteur; les différentes parties de la légende sont mieux liées l'une avec l'autre et mieux motivées qu'elle ne le sont dans Berol. Le poème de Thomas, excepté un passage qu'il faut probablement enlever du texte, ne présente aucune contradiction dans ses différentes parties et nous n'hésitons pas à répéter ici ce que nous avons dit plus haut: qu'il est l'œuvre d'un seul poète et que cette œuvre, telle que nous la possédons, n'est pas remaniée, mais qu'elle a seulement subi des changements extérieurs touchant la langue et la versification, comme nous les trouvons dans tous les manuscrits qui ont souvent été copiés et surtout dans ceux qui ont été copiés en Angleterre comme les nôtres.

De même nous répétons, avec M. Kölbing que la „Tristrams Saga ok Ísondar,“ le „Sir Tristrem“ et le poème de Gotfrit de Strasbourg sont des traductions du poème français de Thomas. Que ce soient des traductions plus ou moins libres, je le veux bien, mais ce ne sont pas des œuvres originales, car elles n'ajoutent rien de nouveau, elles ne font que répéter les événements et les pensées qu'elles ont trouvés dans leur original français. Que cet original était le poème de Thomas c'est ce qui a été prouvé par le fait que chacune des trois traductions contient des passages qui sont traduits presque mot à mot du dit poème, et le nombre de ces passages serait probablement bien plus grand si l'œuvre de Thomas ne nous était pas seulement conservée dans quelques fragments assez courts, vu l'étendue du poème. Une autre preuve pour la source commune de ces trois traductions consistait dans la comparaison de celles-

ci entre elles, et une troisième preuve, que nous avons surtout tâché de donner ici, nous a été offerte par la comparaison des trois traductions de Thomas d'un côté avec les poèmes de Berol et d'Eilhart de l'autre. Quoique la Saga islandaise, et les traductions allemande et anglaise diffèrent parfois assez considérablement entre elles, nous n'avons trouvé aucun passage pour lequel on aurait réellement prouvé jusqu' aujourd'hui qu'il avait la version de Berol pour source.

Note.

Les romans en prose française.

Nous n'avons pas touché dans notre étude les romans en prose française parce qu'elles n'existent que dans des manuscrits et de vieux imprimés très-rares. Nous allons cependant dire un mot des passages du roman en prose, cités par M. Michel dans son édit. du Tristran. Le II. vol. p. 205 contient le morceau suivant, extrait du roman en prose: „Meliadus de Leonnoys," imprimé à Paris 1528 in-fol.:

„*Et vng iour ainsi quil alloit comme par esbat auec son compaignon veoir la belle Gorgeolain amye de son compaignon, fut espie de Bedulis mary de Gorgeolain et naure de vng glaiue enuenime parquoy puis apres il mourut, comme amplement est recite au traicte faict de Tristan de Leonnoys: vela donc le songe que fit le roy Meliadus de la mort de son filz Tristan.*"

Quelque court que soit ce passage, on voit néanmoins qu'il se rattache à ce groupe-là de notre légende que nous avons désigné par la version de Berol. Ici comme dans Eilhart (v. 7865 — 8134 et 9033 — 9234 = Ulrich v. Türheim v. 2861 — 2919 et 2946 — 3277) c'est Kaherdin, le compagnon de Tristran, qui est l'ami de la belle Gorgeolain (= *Garîôle* dans Eilh. = *Kassîe* dans Ulrich v. Türheim) femme de *Bedulîs* (= *Nampêtenis* dans *Eilh.*, *Ulrich v. Türheim* et *Heinrich v. Freiberg*) [1]) et

---

1) Dans Heinrich de Freiberg nous trouvons également cet épisode v. 5735 — 6296, mais il diffère un peu d'Eilhart et d'Ulrich, surtout à la fin. Dans Eilhart, nous avons vu, Nampêtenis, suivi de 8 de ses chevaliers, poursuit Tristran et Kehenis; il tue ce dernier et blesse Tristran avec une lance envenimée et le laisse comme mort sur la place, tandis que lui-même il échappe. Selon Heinrich Nampotenis est suivi seulement de 7 chevaliers; après avoir tué Kâedîn, il est lui-même mis à mort par Tristran, et celui-ci emmène après la bataille son ami mort à Karke. Ce récit se rapproche de celui de Thomas: par le nombre des combattants

qui est tué par le mari de celle-ci, tandisque dans la version de Thomas cet épisode est raconté tout autrement, Kaherdin n'y joue aucun rôle, il est remplacé par Tristran le Nain, et par conséquent il n'est pas tué. Les noms propres ne sont pas les mêmes, il est vrai, dans le roman en prose française et dans Eilhart, mais les faits sont les mêmes, et pour ce qui est du nom de *Gorgeolain* il pourrait bien être le cas oblique un peu défiguré de „*Garîôle.*" Le passage du roman français que nous avons cité en haut se trouve non dans le roman de Tristran proprement dit, mais dans celui de Meliadus de Leonnoys, père de Tristran, mais M. Michel ajoute que c'est en effet ainsi que la mort de Tristran est racontée dans le roman de Tristran.

M. Michel (II. vol. p. 222 — 226) cite encore un autre passage du roman en prose française: *Tristran cheualier de la table ronde,* édit. de Paris 1520, 2e partie feuillet CXVIII, v°, col. 1. C'est la scène où Tristran vient voir la reine Ysolt, déguisé en fou, épisode qui manque dans la version de Thomas mais que nous retrouvons dans celle de Berol, dans Eilhart surtout, mais aussi avec quelques variantes dans les deux continuateurs du poème de Gotfrit. Pour montrer, combien les deux textes se ressemblent dans leur contenu, et quelquefois même dans les expressions, nous mettons en regard les parties les plus caractéristiques du passage de *Tristran cheualier de la table ronde,* cité par Michel et du poème d'Eilhart:

Roman en prose française:		Eilhart.
	8654.	*Dô was von sînem lande*
Lors dit le compte que Tristan et son nepveu s'alloyent ung jour esbanoyant sur la marine.	8655.	*Ein kind mit im dâre komen,*
		Das was sîner swestir sone:
		. . . .
		Eines tagis reit der gûte knecht
		Beizzen und das kind mete.
	8660.	*Zu dem sê quam he geretin;*
„*Hélas! amye! comment pourray-je jamais parler à vous?*"	8664.	„*Owê lîbe koninginne,*
		Sal ich dich nimmirmê gesên?
		Wie mochte daz geschên?"

et par le résultat du combat. A la fin le poème de Heinrich de Freiberg diffère également de celui d'Eilhart, et cela d'une manière qui porte à croire, que le continuateur de Gotfrit a eu sous les yeux encore une autre source que l'œuvre d'Eilhart. Cf. Heinrichs von Freiberg Tristan, herausgegeben v. Reinhold Bechstein, p. XI. (Leipzig 1877.)

„Ha! ha! sire, faict son nepveu, ne vous esmayez, car vous y parlerez mieulx que oncques mais; car vous semblez mieulx estre sot, à ce que vous estes tondu et à la playe que vous avez, que homme, qui soit."	8695. 8700.	*„Ôhême", sprach daz kindelîn,* *„Du enmachst sie nâch dem willen dîn* *Nî baz gesên alsô nû."* *'Wie quême daz?' „dû bistû* *Andirs getân den hîr bevorn:* *Dir ist das hâr abe geschorn.* *Swer dich eir hête irkant,* *Dû wordest denne im genant,* *Sô weiz her nicht, wer dû bist."*
Tristan vient à luy et luy tollist et s'en va nudz piedz, la massue au col. Il vint au port et trouva une nef de Cintagel.	8722. 8725.	*He trûg einen kolben grôz* *Und quam dar geslichen* *Zu allen den schiffen,* *Die von Kurnevâles wâren komen.*
Tant singla la nef qu'ilz arrivèrent à Cintagel. Le roi Marc s'estoit venu jouer au port.	8758.	*Dô quâmen sie âne schaden* *Kein Tintanjôl zu lande.* *Dô vunden sie an dem sande* *Den koning Marken rîten.*
„Certes, faict le sot, ... elle me rendroit tout mon sens que j'ay perdu pour elle."	8835.	*„Ich wart dorch sie ein tôre."*
Et Tristan la commence à regarder. Elle haulce la main et fiert le fol sur le col en disant:	8842. 8904.	*Vor sie her ûf den teppet saz* *Und sach ir under ir ougen* . . . . *Sie slûg im einen samften slach* *Mit der hant an daz ôre.*
„Mais je vous prie, pour l'amour de Tristan, que ne me touchez plus."	8910.	*„Ist ûch Tristrant icht lîp,* *Sô soltet ir mich nicht slân."*
La royne luy deist: „Amy, qui vous a dit que Tristan m'ayme?"	8912.	*Dô vrâgete in die vrauwe sân,* *Was he von ime wiste.*

La ressemblance des deux textes me paraît prouver qu'ils doivent provenir de la même source qui sera le poème français de Berol, à moins que le roman en prose française ne soit directement la base du poème d'Eilhart ce qui n'est point probable, vu l'antiquité de ce dernier.

Le roman en prose française sur *la mort du roi Artus, composée par maistres Gautiers Map,* dont un ms. est conservé à Oxford à la bibliothèque bodleienne (Douce No. 189) contient

aussi la mort de Tristran [1]). Mais le récit en diffère entièrement de ceux que nous trouvons chez Thomas ou chez Eilhart. D'après ce ms. Tristran est blessé avec une épée envenimée par le roi Marc lui-même; il meurt au château de Dinan, le roi Marc, Ysolt et tous ses amis étant autour de lui. Lorsqu'il sent approcher sa mort, il prie la reine Ysolt de l'accoler; elle l'embrasse, et il l'étreint si fort contre sa poitrine que „*le cuer li creve,*“ et lui-même meurt en même temps. (cf. le récit anglais de Sir Thomas Maleore ou Malory, Mich. II. vol. p. 204).

Par contre le roman en prose française, imprimé en 1489 à Rouen en l'ostel Jehan le Bourgoys, paraît être le même que celui qui est cité par Michel et imprimé à Paris en 1520. La bibl. bodleienne à Oxford conserve un exemplaire de l'édition de Rouen en 1489 (Douce No. 224 in-folio). L'auteur de ce roman se nomme au commencement en disant: „*Je Luce, chevalier, seigneur du chasteau de Gast, voisin prochain de Salesbieres en Angleterre, ay voulu rediger et mettre en volume ou histoire autentique les vertueux, nobles et glorieux faiz du tres vaillant et renomme chevalier Tristan, filz du puissant roy Meliadus de Leonoys* etc.“ Quoique le ms. cité en haut soit plus ancien que ces vieux imprimés, le roman que ces derniers contiennent, doit avoir été composé avant celui du ms. puisque à la fin de celui-ci l'auteur, ou les auteurs, *Rubert de Borron* (imprimé: Baron) et *Helies Borron* disent qu'ils avaient continué l'œuvre commencée par *Luces dol Grant* (sic). Il est donc probable que le ms. mentionné endessus a défiguré la version ancienne.

---

1) Le ms. comprend 78 feuillets, dont la première partie contient la mort du roi Artus et la seconde, à partir du f° 65a, la mort de Tristran. Le ms. est in-folio, écrit sur 2 colonnes et l'écriture paraît être du 14e siècle.

Errata.

p. 9 Z. 17 von oben lies: „Vous moi anstatt „Nous moi
p. 11 Anmerk. Z. 8 v. unten l.: (hauka ok aðra anstatt (hunka ok adra
p. 16 Anmerk. Z. 4 v. u. l.: et un autre passage anstatt et un passage
p. 18 Z. 6 v. o. l.: le seul reste anstatt le seule reste
p. 21 Z. 9 v. o. l.: Ísondar anstatt I'sondar
Z. 4 (Anmerk.) v. u. l.: connaît anstatt connait
p. 25 Z. 1 v. o. l.: [re]membre[r] anstatt membre[r]
Z. 6 v. o. l.: reprises anstatt réprises
Z. 22 v. o. l.: à chasser anstatt á

Lebenslauf.

Geboren am 25. Oktober 1855 in Stein a. Rhein (Schweiz), besuchte ich bis zum 16. Lebensjahre die Schulen meiner Vaterstadt und trat hierauf in die 3. humanistische Klasse des Schaffhauser Gymnasiums ein. Im Frühling 1875 aus dieser Lehranstalt mit dem Zeugniss der Reife entlassen, bezog ich die Universität Basel und weilte dort 2 Jahre, zunächst hauptsächlich germanische Philologie und Philosophie studierend. Vom 2. Semester an widmete ich mich jedoch besonders dem Studium der romanischen Sprachen und verliess desshalb Basel mit Ostern 1877 zum Zwecke eines längeren Aufenthaltes in Paris. Meine Lehrer an ersterer Universität waren hauptsächlich die Herren Professoren: *M. Heyne*, *J. Burckhardt*, *Steffensen* und *Cornu*.

In Paris besuchte ich vorzugsweise die Vorlesungen an der „École pratique des Hautes Études," und am „Collège de France" und hörte dort die Herren Professoren: *Gaston Paris*, *Paul Meyer* und *A. Darmesteter*. Von Frankreich aus machte ich auch einen Ferienaufenthalt in England und ging dann nach 2jähriger Studienzeit in Paris im Mai 1879 auf die Universität Marburg über, um mich dort unter Leitung des Herrn Prof. *Stengel* zum Doctorexamen vorzubereiten, das ich im Juli 1879 bestand, worauf ich an der gleichen Universität im Sommer 1880 mir die facultas docendi in den neueren Sprachen erwarb.



